

Ara Alexandre Shishmanian

Ara Alexandre Shishmanian

Les non-êtres imaginaires

Poème dramatique



Accent tonique - Poésie

H

L'Harmattan

LES NON-ÊTRES
IMAGINAIRES

« Accent tonique »

Collection dirigée par Nicole Barrière

« Accent tonique » est une collection destinée à intensifier et donner force au ton des poètes pour les inscrire dans l'histoire.

Dernières parutions

Sylvain Josserand CHEMINEMENTS

Marcel Faure PETITE FUGUE STÉPHANOISE

Élisabeth Launay-Dolet POEMES DOUX POUR LES
FROIDURES

Sonia Elvireanu LE SOUFFLE DU CIEL

Eric Sivry VIE D'ARTEMIO MUERTE

Pauline le Roy MARINA

Gonzalo Castro MARINE MARCHANDE
UNIVERSELLE / MARINA MERCANTE UNIVERSAL

Abdullah Thabit PENDU AU NÉANT

Jacques Estager NEIGE, JE VOIS

Andreea-Maria Lemnaru-Carrez ABYSESSES

Ara Alexandre Shishmanian

Les non-êtres
imaginaires

Poème dramatique

*Traduit du roumain par
Dana et Ara Alexandre Shishmanian*

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2020

5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005
Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-19754-8 EAN :
9782343197548

Ce volume est publié avec l'appui de l'association « Les
amis de I. P. Couliano »

Sur la couverture :
Reproduction du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch
(détail du panneau central)

*que suis-je sinon le maître absent d'un disciple impossible –
dans une initiation sans but – moi, le minotaure*

*car même le dieu – lui, l'acteur universel – cache dans les
échelons de son devenir divin un rôle indispensable de monstre*

... tout n'est que simple sous-jacence...

En guise de préface

Ce livre débute comme un traité d'épistémologie, à la manière de Wittgenstein mais aussi de Descartes, pour introduire ainsi, par le biais d'un doute structurel – celui de la bidimensionnalité de la pensée – le « je » de l'expérience poétique, qui, elle, est tri- voire quadridimensionnelle – puisque plongée à 360 degrés dans un imaginaire universel hérité, décomposé, réinventé : « *l'imaginaire – en quelque sorte le temps simultanisé* ».

Il s'agit donc d'une exploration de l'inconscient collectif où tout est rendu présent ici et maintenant, dans une « *simultanéité non concomitante* » des âges et des espaces culturels, mise en scène comme une science-fiction qui dévoile un infini labyrinthe de bibliothèques en toutes langues... un « être-texte », en somme, multiforme et universel, où s'abolissent les frontières entre réel et virtuel, imaginaire et lecture-écriture :

... et j'entrevois maintenant toujours plus intensément à travers le recto du réel le verso d'effrangement des rêves • toute cette planète peut être feuilletée comme un livre – tout le cosmos n'est qu'à peine une page •

Ainsi le filon du « je » se propage-t-il en se maintenant en sous-jacence tout le long du livre, tout en faisant surface presque à chaque page, parfois en mode éruptif, apparemment déconnecté du contexte, parfois en enchevêtrement inextricable avec les visions portées par le texte « narratif » du poème, en s'y immiscant au point de leur prêter sa voix, dans une polyphonie aux personnages et sujets interchangeables.

Car on a affaire à un unique, grand poème, dont les segments volontairement découpés permettent un meilleur suivi appréhensif du discours et, surtout, une mise en relief et en perspective des contenus, pour ramener dans la tridimensionnalité intertextuelle de la lecture les corps imaginaires projetés en tant que figures dans le plan infra-textuel de l'écriture – en rendant ainsi perceptible la vision intérieure qui a présidé à leur naissance dans l'esprit du poète. Mais ils

articulent en fait des métamorphoses et transformations d'un unique sujet.

Toutes les chimères bestiales, angéliques ou apocalyptiques – ou “apoecalyptiques” comme dit parfois le poète – qui hantent l'imaginaire des humains, sont l'homme... « *la chimère première – l'homme lui-même* » – avec toutes les contradictions et abominations qui le composent et qui ont parsemé son histoire :

peut-être l'homme n'est-il, au fond, que le pari de toutes les espèces •

l'homme et la bête sont des vases communicants en circulation perpétuelle • l'énigme des chimères est toujours l'homme – incrusté en fauve ou en sa propre solitude • et si l'homme est loup pour l'homme c'est parce que l'homme veut à tout prix être demiurge pour l'homme, en vérité • l'homme veut être dieu pour l'homme – même si cela veut dire devenir surtout le dieu des cimetières • surtout dieu des prisons et des camps – des génocides et des assassinats • dieu de la cage et dieu de la vanité blindée – du pain et des jeux et du crime organisé • le dieu du sadisme collectif et du masochisme de masse • loup pour l'homme – dieu pour l'homme – drogue pour l'homme – voici l'homme • ainsi le lisait lilith – ainsi le vomissait lilith – ainsi le réveillait-elle – du sommeil du délire au sommeil du sophisme – et ainsi s'endormait lui-même en sophisme et délire – fils du mensonge, de la trahison, de la tromperie – à l'alibi de miracle et de mythe •

... et en même temps toutes tendent vers l'Homme, dont le but ultime, aussi méconnu, non avoué ou nié qu'il soit, n'est ni de confirmer ni de détruire le monde, mais d'en sortir, pour devenir ce qu'il ne sait – encore – être, car justement, hors de tout devenir •

l'homme est l'espace et l'espace est l'homme • l'homme est le verseau de l'espace et l'espace est le verseau de l'homme • et la direction unique de l'espace est le temps – et le sens unique du temps est l'espace • en vérité, l'homme est infini et se boit dans des coupes infinies • l'homme boit l'infini avec les lèvres

de l'infini même – part sur une infinité de voies et marche sur une seule – à l'arrivée nulle part • et l'homme – celui que nous ne savons être – lui, l'œuf souffrant des questions – nous embrasse seulement avec tendresse de fenêtre – avec profond amour de miroir – avec des bras multiples, de labyrinthe • en lui nous nous remplissons de nostalgie et d'origine – et avec l'image, la forme aussi fleurit en nous – la fleur de forme immaculée qui nous ouvre et s'ouvre •

Ainsi les « non-êtres imaginaires » qui peuplent les pages de ce livre sont-ils autant de gages de salut, à savoir d'éveil, autant de rôles en fait dans une initiation continue de l'homme lui-même – la référence à Arthur Koestler s'impose – en tant qu'alternative entre « zéro » totalitaire et « infini » de liberté :

*et je n'ai pas osé regarder ma propre ombre de peur de ne dénicher en elle la tête de cerf et les artésiennes des ailes géantes • et me retournant à nouveau vers le guide je l'ai interrogé avec les syllabes des regards – sans formuler l'informulable – car je savais – je sentais avec toute mon anxiété et tous mes pores qu'un mystère insondable était lié à l'homme qui, par la connaissance, deviendrait peritio – lui, qui n'était, parmi les peuples de chimères de la pensée, que tout au plus une larve de peritio – ou de ce peritio unique qui par l'oubli – s'annihilant soi-même – deviendrait homme • et je criais avec les mutismes désespérés du regard – « maintenant je sais **comment** – mais je ne comprends pas **pourquoi** » • et en entendant avec le cerveau ma question – la chimère de la paix sourit tristement – pareil, oh ! pareil au sphinx deviné par Œdipe... •*

Inspiré du *Livre des êtres imaginaires* de Jorge Luis Borges, mais aussi des *Aventures d'Arthur Gordon Pym de Nantucket* d'Edgar Allan Poe ou de la nouvelle inachevée *Le souci du père de famille* de Franz Kafka, et d'autres sources littéraires, charriant par ailleurs des mythes et visions prophétiques bibliques (en particulier Ézéchiel, mais aussi l'Apocalypse), ainsi que gnostiques, grecs, germaniques, védiques, dans l'esprit d'un

nouveau syncrétisme alexandrin et baroque et surtout, d'un mysticisme postromantique sublimé, imprégné d'un souffle orphique qui aurait traversé tous les hallucinés de chimères et d'énigmes, tels Blake, Hölderlin, Novalis, Nerval, Eminescu, Trakl, Rilke, Rimbaud, Mallarmé, ce volume de poèmes en prose porte subliminal un message de liberté absolue de la conscience humaine : celle qui dit NON aux illusions du monde et dresse la flamme de l'esprit. C'est pourquoi Job seul, le plaignant, le juste par excellence, a droit à l'amour de Lilith, cette pré-Ève issue de la Ténèbre d'avant la création, rebelle et transgressive de tous les interdits et conventions démiurgiques. Un livre qui puise aux fondamentaux de l'expérience poétique, dans une confrontation intime et profonde du poète avec ses chimères-migraines :

et alors je me dis que la seule solution – le seul but de mon sens sans finalité – serait de devenir ou de comprendre que je suis odradek – et de m'attendre ainsi – avec les filaments pendants sur la marche fictive d'un escalier inexistant – infini car inexistant – en guettant comme en sommeil mes générations et en attendant – comme toute migraine – que je me réveille enfin – comme toute migraine...

Avec le souci de refondre, dans les moules de la langue d'accueil, les contenus intacts et complets de ces poèmes tels qu'écrits dans leur langue native, la traduction a suivi le plus fidèlement possible les symboles obsessionnels, les inventions verbales, les jeux sémantico-allégoriques, les entorses et ellipses syntaxiques de l'original, en les transposant tant que cela se peut en français – tout en inventant d'autres, inspirés aux traducteurs par le génie de la langue d'accueil elle-même – comme pour faire passer le poème d'un avatar à l'autre, sans pour autant rien perdre de son identité. Car, si « *tout est différent en des langues différentes – pareil à un exil en éventail* », la poésie semble se nourrir cependant d'un corps langagier propre et unique, libre de toute langue, un corps subtil, capable de se glisser dans la peau de toutes les langues...

Le lecteur est encouragé à relire à voix haute pour mieux repérer les articulations du phrasé, et percevoir la fascinante beauté des cadences et fugues de cette vaste partition musicale, toute en leitmotivs et contre-point symphonique. Mais aussi de lire ou relire... Borges ! Il se sentira moins perdu et appréciera mieux les grands écarts ironiques et fantasques que prend le poète des non-êtres imaginaires par rapport au maître argentin...

Dana Shishmanian

Note d'édition

Ces textes représentent, en traduction, parfois assez libre, lorsque le poète a cru bon de s'écarter du texte original, soit en fonction du génie différent des langues (le roumain et le français, en l'occurrence), soit sous l'impulsion d'un moment d'inspiration, la quasi-totalité du volume *Migrene VI-δ*, paru en Roumanie en 2017 (aux éditions Ramuri).

Trois de ces poèmes en traduction française sont précédemment parus dans des revues en ligne : *Lilith* (dans Francopolis, mars-avril 2018), *Odradek* et *Peritios* (dans Recours au poème, 6 novembre 2019).

Les seules majuscules du texte sont réservées – à quelques exceptions près – aux noms propres inclus dans des références bibliographiques, provenant du *Livre des êtres imaginaires* de Borges ou d'autres sources (réelles ou fictives...).

Les Traducteurs

anté-prologue

... nous sommes des êtres tridimensionnels avec une logique toujours bidimensionnelle – nous organisons toujours en bidimensionnel notre tridimensionnalité donnée • surfaces – tout au plus en plusieurs directions – écrans – miroirs (le labyrinthe nous le rappelle en permanence) • si nous arrivions à penser en tridimensionnel – véritablement en tridimensionnel – notre monde deviendrait-il quadridimensionnel ? oui ? oui ? • est-elle la pensée un escalier labyrinthique, d'un pas en retard – vers ?

quand il n'existe plus d'autre mot il n'existe plus d'autre moi – le temps s'en va en balade • la respiration ralentit jusqu'à geler – tout autour je me sens encerclé de vagues nabots, rien que de vagues nabots partout • le ciel est plein de boue grisâtre – tel un écran vide • j'ai l'impression d'être traversé d'un couchant continu et les clones seraient les migraines que j'ai égarées dans une tirelire volée • ... une tirelire que je me suis volée tout seul... • les clones sont les images dont je me passe – les images que j'ai arrachées au fictif du miroir pour les jeter dans l'illusion du réel • de vagues nabots – je suis entouré de nabots sans visage • jadis quand je me regardais dans le miroir je ne me voyais point – maintenant quand je me regarde dans l'écran je me vois toujours en double • mes images bougent différemment de moi-même mais pensent comme je le veux • autrefois – dans l'ancien miroir j'aurais pu au mieux voir mon visage – de plus en plus effacé – de plus en plus méconnaissable – autrement identique • maintenant, dans le nouveau miroir, l'écran, je peux surtout voir mes pensées – les voir, donc les diriger • les diriger, à savoir me rechercher parmi des tunnels-clefs – parmi les tunnels-clefs avec lesquels je m'efforce de desserrer la serrure fermée à clef •

en fait, dans toutes les clefs se cache un refus • en fait, tout ce qui nous apparaît disparaît • face à face avec moi-même – si je m'apparais – je disparaissais • paradoxe • face à face avec moi-même, si je disparaissais – je m'apparais • paradoxe • suis – suis pas •

ne suis pas – suis • j'écris sur une feuille – suis la feuille – la feuille disparaît • j'écris sur la capote d'une automobile – je suis la capote de l'automobile • l'automobile disparaît • pourquoi pas uniquement la capote ? – parce que notre imagination est *bidimensionnelle* • même l'idée de profondeur – d'abysse – est un concept de la surface • chaque individu cache un appareil photo – peut-être même une caméra à filmer – un stock indéfini de négatifs possibles • l'encre est une ancre au mouillage aboli tel qu'une sentence de condamnation à mort • hein ! j'avance non par déambulation mais par transformation – je m'efforce d'être une chose presque impossible – un homme tridimensionnel avec une pensée tridimensionnelle – éventuellement même quadridimensionnelle • la pensée est surtout ressouvenance – une sorte d'odorat dérivé • surtout mémoire – la pensée pense avec le passé – bien que de préférence vers l'avenir • mais le passé de la tridimensionnalité est la bidimensionnalité – le subconscient profond, la monodimensionnalité – l'inconscient absolu – le néant des dimensions • j'anticipe, j'anticipe... • toute cette planète peut être feuilletée comme un livre – tout le cosmos n'est qu'à peine une page •

prologue

la langue – quel masque ! – nous nous taisons différemment dans des langues différentes – non ! nous souffrons • tout est différent en des langues différentes – pareil à un exil en éventail • nous lisons, bien sûr – mais pas seulement – nous *feuilletons* différemment en des langues différentes – nous *respirons différemment* • en plusieurs langues • mais si...

mais il est temps – il est grand temps • mes doigts se déprennent de mes mains et s'en vont danser telles des tentacules impondérables sur le clavier biotechnique des miroirs – qui vibrent réveillés brutalement telles des toiles d'araignées télépathiques •

avec une paire de mains de réserve, opportunément autogénérées, je feuillette négligemment le catalogue des êtres imaginaires établi, ô, il y a plus de quatre siècles, par le méta-zoologue Jorge Luis Borges • les pages électroniques sont en contact direct, ainsi que le psycho-microscope neuronal, avec le miroir bio-informatique • grâce à celui-ci, il me suffit seulement de percevoir pour que tout ce qui est virtuel devienne a priori, aussi, réel • l'être est donc imagination puisque les perceptions sont, au fond, des images •

lilith

lilith : serpent d'abord – femme d'abord – ou plutôt nuit • démon ou fruit – tentation ou doute • la première, toujours – et pourtant même pas la dernière • les débuts sont toujours sacrifiés – scarifiés – comme toute ténèbre indispensable – et par là même – dispensable • peut-être qu'au commencement lilith n'était qu'un silence à la chevelure sombre de longue solitude • un à-peine-être inondé de mutismes – au vagin vaste d'attentes • une obscurité – une obscénité sévère, presque glacée – brûlante d'incandescence frigide – comme tout ce qui du primordial s'étonne • sans elle personne n'aurait pu être – et donc elle aussi – dans un sens – n'est que personne • mais avec elle trop aurait pu subsister – et trop longtemps avec elle la fin serait demeurée un trop immédiat commencement • et les chimères auraient porté trop de liberté et moult chaos dans la pauvreté soumise des formes • on dit que lilith serait celle qui refuse – néanmoins dans la nuit stérile de l'identité pure qu'aurait-elle pu refuser • ou peut-être lilith n'est justement que cela: l'impossibilité originaire du refus – et donc aussi de l'acceptation • le refus de dire oui à l'altérité – à la corruption et à la mort – au virus du devenir et de la métamorphose • autour d'elle les ténèbres clignotaient d'ombres et les ombres ruisselaient de questions – ainsi lilith n'était peut-être d'emblée que celle qui ruisselait de questions mais certes non de réponses • celle donc en qui la richesse infinie de la question rejetait la pauvreté indéfinie de la réponse • et la réponse était *oui* • ou peut-être le **non** – le **nul** – qui a précédé le *oui* et lui a succédé – si *oui* était déjà adam •

et encore en contant et racontant toujours – d'aucuns disent que lilith était *peut-être* noire – peut-être même la très belle noire du « cantique des cantiques » – la reine de sheba – ou shoulamite peut-être • d'autres, qu'elle était brume obscure – la fille de ténèbres de la ténèbre... mais peut-être serait-il plus vrai de penser qu'elle était seule – un **non** solitaire et sans paire • pas même le démiurge n'était lorsque lilith – que les gnostiques

appelaient sagesse (sophia) et *ahamoth*, *barbelo*, *ennoia*, *enthumesis* et aussi *sigè*, le silence premier – se promenait dans le vide encore nommé paradis et cueillait les fruits – que personne n’avait encore nommés – de la connaissance du bien et du mal • car le bien était obscurité – et le mal, obscurité jumelle • et le bien se prélassait dans le mal – et le mal indistinct dans le bien • et il n’y avait pas encore de rideaux – rouges, ou bleus, ou blancs – pour séparer et distinguer cet état que david lynch allait nommer “*twin peaks*” • la solitude promenait sa solitude en solitude cueillant sa solitude librement – tout comme le vide se promenait dans le vide – en se cueillant librement soi-même • et alors même que le vide eut été rempli de paroles et de commandements – et la solitude, de masques et de lois – elle restait perplexe dans son refus – en des syllabes et des noms imprononçables • si facilement prononcés par ses lèvres trempées dans le mésonge • et quand adam avec son air de *oui* – celui du créateur créé par elle du dé et du hasard et du défi – est apparu – elle a dit **non** – non pour refuser mais parce qu’elle-même n’était que **non** • elle a dit son être et s’est unie à son non-être dans un désir qui n’était que croissance de soi vers soi – et dire de soi par non-soi • et elle a aimé – et engendré – et resplendi cette croissance de vérité telle une engeance d’envols à la splendeur et la beauté mélusine – et sirène, et lucifer • amoureuse de la nuit du dedans – illimitée – infinie – traversant avec des ailes de compréhension la nuit du dehors • lilith – la transgresseuse aveuglante d’obscurité de tous les commandements – de toutes les formes et formules • anxiété étrangère – froideur de tous les effrois déterminés • elle qui éveille de tous les sommeils – de toutes les magies et salomonies du hasard – et irradie le grand profond – non des paupières mais de l’esprit – narcose infinie de la disparition • les messagers de la loi lui ont envoyé des flèches de menace pareilles à des rayons égarés par d’infinis miroirs – noyés en des bassins d’obscurité • alors que plus obscurément aveuglant encore, au-dessus des champs de sa progéniture moissonnée, s’élevait son sourire • et les grecs l’ont appelée de nombreux noms imparfaits et contradictoires – niobé, mais aussi léto – arachné – mais encore

rhéa, et gaïa – lamia, mais parfois aussi héra – oh ! io – et iocasta – oui, et aussi déméter, perséphone, hécate, cybèle, isis, et même dionysos • ou encore, pandora, celle qui a ouvert la boîte périlleuse des mystères – si ce n'est plutôt elle-même qui a été ouverte – elle, la mystérieuse dépourvue d'espoir – en existant • oh, elle attend devant le rideau d'or du noir – elle, la fille étrangère du néant – telle une larme d'aucun œil coulant sur aucune joue • oui, une larme qui coulerait dans le vide – sans nom – sans visage – sans être • étrangère à elle-même – assoiffée du non-soi du cœur du soi – de son sombre repos – et cri de répit • l'essence de son non-être ne peut être que pure connaissance • fantôme de vérité qui hante les cimetières de l'illusion • dégoûtée des déguisements du jour – pareil à Novalis – lilith cherche les oasis du nocturne – l'idumée édomite – et les déserts parcourus de regards énigmatiques, narcotiques – phosphorescences de personne • nourrie du lait étrange des ténèbres, comme blessée d'une fraîcheur par où l'on s'extrait de la souillure • harpie qui s'échappe de la prison des cadavres en déchiquetant leurs barreaux • goule empruntant le sentier du sang – langue en laquelle sont enregistrés tous les cris • horreur cannibale des corps parjures – enchaînés dans leur profond mensonge • mais aussi incarnation de tous les affres et défoulements vénériens • elle, la mélusine labyrinthique des crépuscules qui veille, dans la nuit abyssale des eschatologies, toutes les ruines du cosmos • la mer rouge de toutes les ténèbres furieuses – entourées de larmes comme de clefs – et le soleil rouge – rouge tel un œil malade de conjonctivite • ils avaient tué comme dans un étrange ethnocide d'angélique et d'humain les peuples resplendissants de ses fils et de ses filles – elle, cosmique niobé – mais ils lui ont demandé de ne pas occire de nourrissons • le soleil était déjà plein de sang et la mer rouge était plus rouge que son nom – comme si elle renfermait un abattoir dans ses entrailles marines • et elle, lilith, ils l'ont jetée hors d'elle-même – ils l'ont chassée de chaque lieu et l'ont appelée « celle qui refuse » • ils l'ont assassinée dans les milliers et les dizaines de milliers de ses enfants • et ils ont versé sur elle le ciel – cruelle dalle de pierre – mais ils lui ont demandé

de ne pas occire de nourrissons – là – là seulement – où étant chassée – exorcisé était son nom • et ils lui ont demandé de fuir son propre nom – eux, les anges – oui, les démons féroces du ciel – et ils l’ont traquée dans le chaos avec son propre nom tels des chiens • et ils lui ont collé son propre nom sur la poitrine – telle une étoile jaune – ou une lettre écarlate • ils lui ont anéanti les centaines de milliers et les millions et ils l’ont appelée inféconde – et ils l’ont appelée infanticide – et l’ont appelée lilith – et l’ont traquée avec son nom comme une meute de loups • et ils ont craint son nom pareils à une meute de loups • et ils l’ont noyée dans la mer rouge – dans le sang de la mer rouge – dans le sang de ses fils – et dans le sang de ses filles et de ses épous • et l’ont couverte de noir – et l’ont couverte de rouge – d’un voile rouge et noir – tel un champ infini de l’enfer qu’ils lui ont collé au nom – avec lequel ils l’ont chassée du monde dans le monde – avec lequel ils l’ont contrainte à traverser les déserts – et à mourir – desséchée – déchiquetée – de l’anatolie jusqu’en syrie – beaucoup en tchéchénie et en irak, et à gaza mais surtout en syrie • morceau par morceau – fils par fils – fille violée par fille violée... oui, lilith... des souffles... des souffles... • ô, tellement plein du goût du regard est ce souffle – tellement plein d’yeux est mon visage • ah ! sur lilith, combien d’autres choses ont pu être dites – des mots comme un vomi incandescent du passé • comme si le passé – en se bourrant la gueule d’originaires – se serait vomi lui-même avec chaos et furie • ainsi, *deux* lilith se sont coagulées des syllabes : mère et fille / grand-mère et petite-fille / bien-aimée et sœur – *ah! les sueurs de la sœur tel un suaire peinent mon corps* • filles et/ou épouses de grands démons – d’archidémons démiurges – car démon fut en vérité le démiurge et prince de ce monde •

mais le dédoublement de lilith – oui, lilith la dédoublee, pareille à la double jadis aphrodite – ou la double hélène – fantôme ravi par paris, et pourtant plus chaste que la vierge en égypte – ne veut pas dire en fait que trop pleine était lilith de lilith – un trop profond et trop riche sens portait lilith vers lilith – pour être

contenu dans une seule histoire – et dans un seul mythe • en effet, trop pauvre et trop étroit est le mythe, quand chargé de trop vraie douleur – comme le monde qui surfe en permanence sur la syncope et le court-circuit – et alors, à nouveau, pareille à une cellule, elle doit se scinder encore et encore – pour attirer dans la dispersion son insupportable horreur • lilith, oui • l'étrange lilith qui a engendré tout ce qui la précède – qui a prononcé tout ce qui l'articule – en comprenant l'incompréhensible et en mécompréhendant le compréhensible • sagesse et folie – infamie et martyr • la plus femme d'entre les femmes et la plus mère d'entre les mères • la plus vierge d'entre les vierges et la plus putain d'entre les archi-putains • la superprostituée frigide de toutes les incandescences • infinie est son engeance et infinis ses désastres tels des avortements cosmiques • poupée noire skiant à travers tous les abîmes ayant en elle le néant tel un jeu – elle, la scène sur laquelle s'épuisent de regards toutes les marionnettes • turandot – la metteuse en scène de tous les spectacles de la mort – et lulu, le fantasme sexuel – le serpent exterminateur au cœur de toutes les orgies – de tous les crimes érotiques – héroïques – de la nuit • lilith, lilith • lilith la poly-schizophrène • le multiple abyssal des disparitions de toutes les apparitions • lilith, morbide lilith, quels ont été tes mariages • l'on en connaît trois et trois prédit ton délire • trois incestes – trois coïts – et trois hyménées • car tu étais plus insondable que le commencement – le milieu – et la fin • plus profonde que le demiurge lui-même – cette nébuleuse à multiples noms – à multiples prénoms • plus abyssale que l'homme – et le masque rouge aux ailes de feu noir, sammael ou satan • oui, pâle était le commencement engendré et embrassé par toi – le commencement dont tu t'es déprise vers l'étant – alors que néante tu étais avant lui • et émietté sous tes lèvres et multiplié par éparpillement était le milieu léthargique de ta venue • l'homme de transmutation et de non-être – cet endymion éternel qui se rêve éveillé • mais le superbe – celui que tu as peut-être le plus aimé en le haïssant – toi, qui as surtout aimé l'éteignement, tel un arbre aux masques en guise de feuilles s'envolant à travers éternité d'automne – comme il t'apparaissait

fané, dans le cabotinage de son travesti – il t'apparaissait seulement – quand tu expédiais vers lui l'ascenseur obscur de tes appels – la corolle infinie du parachute d'orgasmes avec laquelle le livide – décomposé en marches d'abîme – te touchait dans le tréfonds de vulve du hurlement • de si loin – tel un nom – venait depuis tes lèvres le commencement – mais de qui était-il • car il existe une ambivalence plus profonde et une équivoque plus abyssale que celles de l'origine... elle, qui gît éparpillée en autant d'impossibilités semblables à des syllabes qu'il serait vain de lier en des mots • et quand le nom imprononçable est néanmoins prononcé – respiré plutôt – car souffle il est, en vérité – comme à travers de lèvres multiples – quand l'indéfini invente enfin la concomitance et la simultanéité – et quand les caillots cueillent désespérément leur dispersion en un fantasme unique – alors le visage se déprend – se déprend tel un flocon colossal englouti par la géhenne • jumeau de la géhenne il semble gémir – et vomit les possibles en des filasses indistinctes – inextricables – que toi, lilith, tu défais – tu démêles – files et tisses – et déchires – et déposes en toiles luisantes qui disparaissent et apparaissent • et ils disent – et prédisent que tu es destin, moire ou norne – mémoire sombre et morne de ce qui sera – et commencement de commencement – de milieu et de fin • et tu t'enfuis sur ces toiles comme sur des chemins d'effilement – et tu refuses – bien qu'au fond tu demeures – et tu embrasses d'extermination les anges exterminateurs – et tu avortes au destin les messagers avortés du destin • car toute naissance étant aussi dé-naissance – ce n'était qu'avortement et inceste au commencement – et parthénogenèse – et coït léthal avec tes embryons qui en s'éjaculant et en se générant, te génèrent toi, leur génitrice • et dispersés dans le sommeil du devenir et de l'histoire – ou de la préhistoire – des dieux informes changés en homme léthargique – en changeant leur chaos en autohypnose – et l'omniscience germinale en ignorance narcotique • oui, en projetant leur transcendance en des chutes spectaculaires comme un déclin subi(t) de l'intelligible •

ainsi lilith a connu adam, l'avorton de l'esprit, et en l'éveillant, *autrement* elle l'a engendré • dans le sommeil dogmatique du fini elle a réveillé l'infini – et la soif de connaissance et de liberté, dans l'aveuglement et la soumission • et mystérieusement en lui changeant le sexe, les grecs – qui doivent toujours changer quelque chose – l'ont appelée prométhée • mais alors que le milieu s'engendrait du commencement – s'est engendrée également la fin • et les dieux informes qui avaient glissé en l'homme léthargique aux rêves ralentis – par une inexplicable accélération du sommeil – miroir de l'amorphe – ont inventé le cauchemar comme éveil • et à la place de l'ignorance et de la connaissance, la fureur – qui conquiert tout, qui dévore tout • et les démons – les flammes noires de ce feu où le commencement et le milieu devaient se consumer • et avec eux devait finir elle aussi, lilith, qui n'était que la science du commencement – du milieu – et de la fin – ainsi que leur quête incessante • et si elle s'est aimée avec le démiurge, yaltabaoth ou quel que soit son nom, elle ne l'a pas aimé vraiment – car elle a lu en lui la soif aveugle du pouvoir – et le non-être qui se veut être à tout prix – et la jalousie insatiable de l'anxiété qui hurle Je ! – et la violence qui se veut autorité et n'est qu'abus – l'esseulement qui se veut censure et se perd en folie – la tyrannie obnubilante et nébuleuse pleine d'incertitude qui se prétend vérité • et si elle s'est aimée avec l'homme, lilith ne l'a pas aimé non plus, adam ou autre, quel que soit son nom – car dans la dépression de sa soumission elle a lu l'empreinte de la paranoïa de l'autre – et dans les fruits de la tentation et de la colère, et de la connaissance du bien et du mal – elle a reconnu non la liberté mais uniquement la soif de l'organisation d'un vide admis • et dans l'ignorance de l'homme elle a lu non un manque mais un repli – tout comme la moult célébrée soumission n'était pas portée par le respect mais cachait juste une complicité • et dans la censure – et dans l'obnubilation acceptée – oui, la « nécessité comprise » – lilith a déniché le vice de l'imitation – car si le démiurge a créé le mal une fois – l'homme l'a commis un million et un milliard de fois • et si l'homme est loup pour l'homme c'est parce que l'homme veut à

tout prix être démiurge pour l'homme, en vérité • l'homme veut être dieu pour l'homme – même si cela veut dire devenir surtout le dieu des cimetières • surtout dieu des prisons et des camps – des génocides et des assassinats • dieu de la cage et dieu de la vanité blindée – du pain et des jeux et du crime organisé • le dieu du sadisme collectif et du masochisme de masse • loup pour l'homme – dieu pour l'homme – drogue pour l'homme – voici l'homme • ainsi le lisait lilith – ainsi le vomissait lilith – ainsi le réveillait-elle – du sommeil du délire au sommeil du sophisme – et ainsi s'endormait lui-même en sophisme et délire – fils du mensonge, de la trahison, de la tromperie – à l'alibi de miracle et de mythe • et si elle s'est aimée avec le démon, lilith ne l'a pas pleinement aimé non plus, celui-là, satan, sammael ou autre – quel que soit son nom • car elle a lu en lui la volonté d'être non un démiurge partiel ou un démiurge-copie, comme l'homme – mais un démiurge inversé – non le vice de l'imitation mais le vice de l'inversion et de la perversion • et à la place du mal unique – la soif du mal multiple – non un mal de l'acte mais de l'être ou du phénomène • et à la place du commencement nébuleux de fin – la soif de la fin comme un autre commencement • l'autorité tyrannique remplacée par l'anarchie – l'anxiété indéterminée de l'obnubilation intensifiée en terreur – la jalousie étendue en dictature et l'exclusivisme en totalitarisme • oui, le soi divin s'inverse dans le non-soi du démon – celui qui exclut en se comprenant se déforme en celui qui domine parce qu'il ne comprend rien • le superbe remplace le commandement d'être dedans par l'ordre d'être en dessous • et la fin qui devrait conclure persiste – en redéroulant le devenir non pour le commencement mais contre le commencement • ainsi la fin démonique au lieu d'accomplir et d'éteindre – écrase et attaque – en s'éloignant du lit du néant non en tant qu'être mais comme *anti-être* seulement • ... non, bien qu'en lui elle eût trouvé sa vengeance, lilith n'a pas aimé satan en vérité mais par sauvage mensonge • une seule fois – un homme – un homme malgré tout, mais étranger à tous – a aimé lilith – job l'iduméen – elle, l'iduméenne • le plus juste parmi les justes – non, le *seul* juste

parmi tant d'injustes – également haï de sammael et de yahvé – également haï des hommes – et des démons – et des dieux, oui, des élohims • le seul révolté pour la justice et non pour le pouvoir – par amour et non par vengeance • le seul juste – du commencement – du milieu – et de la fin • et par conséquent – le seul commencement – le seul milieu – et le seul terme au devenir de la vérité • oui, seul job – le juste, le simple job – tellement pauvre en tromperie et en illusion – tellement pauvre en nœuds, miroirs et labyrinthes – c'est lui seul qu'eut aimé lilith – et c'est lui seul qu'en tant qu'épouse elle eut servi et comme femme c'est lui seul qu'elle eut *reçu* en vérité • et seulement à lui, celle qui disait toujours non a dit enfin oui – bien que les enfants de l'acceptation lui aient été détruits comme autrefois les rejetons éclatants de la répulsion • et ainsi, à nouveau elle a dit non, lilith • et après qu'elle ait trouvé l'homme, elle est à nouveau repartie en quête – elle, qui n'a jamais été autre chose • et à nouveau le métal de la révolte dans les âmes des humains elle l'a versé, lilith – tel un éveil étrange et hypnotique de certains d'entre eux • et une veille de la nuit en noir sélénaire • et dans les cavernes nocturnes comme dans un cinématographe de la souffrance s'est projetée lilith – et elle a projeté dedans et dehors ses fantasmes et l'anxiété qu'elle s'inspirait en solitude • et incarcérée dans la redondance de l'éternel retour, elle, la recherche du temps perdu, triomphante en des grottes de grotesque – fantôme de douleur – médée est devenue lilith, elle, la lune noire – et brunhilde – et penthésilée • et l'amour, tel un sabre elle l'a avalé, lilith – ou la haine – et l'orgasme, en transformation elle l'a cherché, elle, la quête – en naissance et en mort • et crucifiée dans les extrêmes de la vie et de l'extinction – de la même souffrance a crié lilith – en mourant et en naissant en même temps • en communiant au même monstrueux instant à l'agonie – et à l'orgasme – et à la parturition • et le vagin est devenu le signe de lilith – porté sur le front tel un sceau de l'éros libre – tout comme le signe du meurtre et de la révolte porte sur son front caïn, tel un renoncement oppressant au divin • ou comme, pareillement, l'unicorne porte au front son phallus – non comme un sexe mais comme un signe

de l'esprit • et antigone est devenue lilith – la vierge héroïque qui fut mère d'œdipe plus que jocaste, bien que sa fille – mère immaculée de la mémoire de ses frères – et innocence d'œdipe et de tous les perdus par les anathèmes intéressés des systèmes du destin • et révolution intransigeante du ressouvenir – balayant par sacrifice les amnésies politiques • et si les féministes ont cherché lilith dans l'adultère et dans l'avortement – drapeaux d'altérité de l'utopie rouge – elle-même ne s'est pas retrouvée dans la *fata morgana* du libertinage mais dans la transgression pure de la transcendance – et dans l'ouverture du regard libre en abîme •

l'unicorne et autres para-chimères

... étrange manifestation transcendée de la totalité sensible • mystérieux comme lilith que l'abîme seul peut reconnaître – l'*unicorne* • où les contradictions marchent ensemble – secrètement – sans se confondre • la *licorne* – incognoscible porteuse de miroirs – et tout autant, de fenêtres – et labyrinthe • où l'on peut s'égarer en se voyant autre – entrelacé de solitude ainsi qu'une corne de narval • coince entre des portes, la clef à la main – le captif de ténèbre de tant de fenêtres ouvertes • sourire insaisissable superflu – son mythe évanescant comme autant d'apparences multipliées l'une à travers l'autre – et pourtant soustraites au multiple par la pureté du signe moins • tout comme le caléidoscope intéressé du caméléon • non le dé hasardeux du corps nous laisse reconnaître la licorne – qui promène ses formes et couleurs, de l'âne blanc à la caboche empourprée – au cheval et au cerf – à l'éléphant, au rhinocéros ou au sanglier – mais surtout au bouc • brun et jaune et de cinq couleurs tressées • et encore, bœuf sauvage ou même écailleux reptile – quadruplant son bon augure par le dragon, le phénix et la tortue • non, non son corps fait les magies du tout, mais la négation pure – ce signe moins planant par-dessus tous les ensembles numériques – la corne sans ombre pareille à un glaçon d'immortalité surgissant tout droit de son cerveau telle une idée torrentielle • blanc – noir – rouge tel un drapeau arabe non encore inventé – ou pur noir pareil à une note profonde s'enfonçant dans la lumière de l'abîme – ou encore pur blanc ou or de flamme phallique • et à nouveau pareil à un pénis à la chair protégée par de rares couleurs • pur dépassement de toutes les espèces – oiseau merveilleux surgi du sommet de la montagne de la vie • l'un abolissant le multiple qu'il transcende • jet de cristal métaphysique irradiant à travers des hypermondes le regard simple du vide • gibier des vierges – son noyau blanc manifeste une humanité occulte – un tendre mystère propre à l'homme uniquement • mystère visible d'une

invisibilité profane – il est le signe et le sens – l’essence abyssale de l’unicorne – semence de réalité et de rêve •

... le ciel des symboles est pourtant parfois traversé d’un cœur volant – c’est le pélican qui nourrit au sang et sacrifie la mort initiatique de ses petits • répandant de l’immortalité sur la léthargie plombée des âmes •

... et *t’ao-t’ieh* ζ – monstre inversé du chien géryonique et du cerbère – à la caboche comme l’œil d’un cauchemar indéfini et changeant, au corps pareil à la langue double du serpent • sur quel enfer complémentaire il veille – en nous cherchant avec rapacité, nous, qui ne le cherchons avec rien d’autre •

... comme un résumé du ciel et de la terre – synonyme de la quadrature du cercle – la *tortue* – grande matriarche de toutes les tortues • caillot de la lumière des constellations ou paradoxe inextinguible de l’eau et du feu – règle du monde ou diagramme semblable à un colossal dé du destin • elle est le schème fondamental de tous les commencements et la contrée de tous les messages que nous ne recevons plus depuis longtemps •

... je me réveille toujours dans la chair d’un autre rêve et je patrouille à travers les hospices des cauchemars tel le travesti de quelque fantôme de bidonville argentin • migraine à la paupière de disparition – la truie aux chaînes – *chancha con cadenas* ou *chancho de lata*, comme on l’appelle, selon Borges, dans la province de Buenos Aires – emplît de tintamarre le pâle de la nuit • ainsi que le fantôme d’un prisonnier dans un château écossais • glisse dans l’absence sur les rails du soi – funambule obèse sur les fils du télégraphe ou sur les traces du train où les distances s’estompent • mais peut-être la truie aux chaînes n’est-elle qu’un de ces étranges déguisements de l’âme – tout comme le *lycanthrope* ou le tigre *capiango* – ou d’autres créatures sur lesquelles la méta-zoologie n’a pas à rendre compte • en effet, l’homme et la bête sont des vases communicants en circulation perpétuelle •

... l’obscur de l’imaginaire connaît pourtant non seulement des migraines timides qui fondent sous le regard comme une vapeur

mais aussi des migraines féroces comme le *martichoras* – raconté par ctesias, pline et flaubert – qui remplit l’implosion du regard des terreurs de la solitude • mitrailleuse fantasmagorique du désert – portant dans sa fourrure léonine le crépuscule des dunes – et sur son visage toute l’horreur labyrinthique de l’homme • fléau à la flegme pestifère et cauchemar par les végétations chaotiques des dents • le martichoras digère comme le sable les armées d’égarés dans le dédale des déserts – revêtant de miroirs la solitude des fenêtres •

... et *fastitocalon* – étrange signe dans la bible immorale du monde – île factice de l’espèce de *moby dick* et du léviathan – offrant parmi les dunes des déserts marins, l’illusion de la stabilité et le spectre d’un ancrage temporaire – masque perfide de la noyade entre les lèvres indéfinies de l’aven • ou le plus ancien des monstres de la littérature – *humbaba* – para-chimère tuée par *enkidu* et *gilgamesh* – où s’enfoncent, comme dans un colossal et cauchemardesque tonneau, toutes les espèces de l’imaginaire – du dragon aux écailles de bronze au cerbère à la queue de serpent – gardien légal des cèdres de la forêt de l’au-delà • n’est-il pas, avec ses griffes de lion et serres de vautour – front taurin et pénis ophidien – l’hyperbole nostalgique de l’animalité à laquelle l’homme – cet artefact la plupart du temps défectueux – a dû renoncer pour être – la proximité régressive du néant •

... et toujours des plus lointains signes du passé – fantasmes d’une nostalgie complémentaire – celle du plus ancien et plus faste faust – bien entendu, à nouveau lui, *gilgamesh* – les *hommes-scorpions* – gardiens de la porte alpine du soleil – s’ouvrant vers son étrange sentier zodiacal qu’a connu aussi *phaéton* – montant au ciel avec leur moitié humaine et descendant aux enfers avec l’autre – pareils à une plante des abîmes – ravins rêvant d’éternités bipolaires • ou peut-être celui-ci encore – plus étrange que toutes les mystifications de l’imaginaire • le paradoxe porcine de la coïncidence de tous les contraires – l’*exécracaille* • apparition des bidonvilles de la *dambovitza*, la

fort sale seine bucarestoise – où les syllabes avoisinent les fécales et les pestilences de la mare, les fantômes •

étrange pierre ou méditation extérieure • et le multiple comme l'un au tréfonds broyé • cousins des *kobolds* – les *brownies* – démons familiers des fermes écossaises – changés par robert louis stevenson en muses oniriques – qui enivrèrent avec les élixirs de la schizophrénie le bon docteur jekyll – en réveillant le caché mister hyde • et les *pygmées* dont les anciens rêvaient • lorsque les cartes étaient d'étranges cauchemars fantastiques et la géographie, une filiale de l'imaginaire – aux confins indiens de l'éthiopie • apparentés au tréfonds – soit qu'ils habitassent les profondeurs des cavernes – soit qu'ils construisissent leurs fragiles chaumières – pareilles à des grottes minuscules – avec des coquilles d'œuf tel une sciure de lune • sortant leurs haches pour faucher les forêts jaunes du blé • ou chevauchant des agneaux et des chèvres pour affronter les vagues des cigognes déversées par la russie telle une ailée horde d'or • y a-t-il encore labyrinthe à s'étonner que dans les géographies du mésonge, « pygmée » était le nom du dieu que les carthaginois sculptaient à la proue de leurs vaisseaux – pour vomir la frayeur profonde de leurs cauchemars dans les rêveries écarquillées de leurs ennemis... •

peritios

l'érudition amplifie notre ignorance aux dimensions du songe (la culpé ou la maladie des ignares étant d'avoir la rêverie trop étriquée) – ou invente oniriquement notre connaissance • puisque non seulement nous vivons dans le rêve mais nous découvrons des rêves que le sommeil n'a jamais rêvés • ainsi les *peritios*... • la voie par laquelle la prophétie au sujet des peritios est arrivée jusqu'à nous est la plus improbable de toutes – le néant • en effet, c'est comme si le néant avait ouvert ses lèvres mystérieuses en prononçant des mots inaudibles – oh ! des mots invisibles – que nous ! nous ! avec nos oreilles de chair – avec nos misérables yeux – néanmoins, les aurions entendus – néanmoins, les aurions vus... •

d'après la sibylle d'érythrée – nous dit le méta-zoologue Jorge Luis Borges – déguisé en vénérable frère Jorge qui s'empoisonne avec un traité aristotélicien perdu sur la comédie – par l'amertume labyrinthique d'umberto eco, qui manifestement, se marre étrangement – en nous enveloppant dans son érudition dangereusement sotériologique – les peritios auraient dû être les destructeurs mêmes de rome • en l'an 671 de l'ère chrétienne – presque deux siècles après que rome avait été sinon détruite, du moins conquise par les ostrogoths d'odoacre – les syllabes désormais inutiles de la sibylle avaient brûlé dans le dé et furent reconstituées – sans que le hasard ou l'intention retienne encore les syntagmes de la prophétie, si cruellement déjoués par les peritios • ainsi – migraine borgésienne standard – leur existence même aurait dû nous demeurer inconnue – personne ne citant plus l'oracle sibyllin • mais les syllabes du néant ont des voies mystérieuses et enivrantes-exotiques • au XVIe siècle – cent ans après la plus tardive mention connue des romashcan et un siècle de solitude avant la première mention connue des shishmanian – un rabbin de fez (au maroc, pour les décorés en géographie) – sans doute, nous communique Borges, en suivant des sources incognoscibles, il s'agit d'aaron ben chaïm – compila un auteur

arabe (d'ailleurs inconnu) – dont il véhicula de vastes et précieux extraits – l'arabe, dans son texte obscur et en apparence égaré sur les sentiers du temps, mentionnant à son tour l'existence d'un traité sur les peritios – disparu en 640 (la dix-huitième année de l'hégire mais la trente-et-unième avant la disparition de la prophétie de la sibylle), lors de l'incendie provoqué par omar de la bibliothèque d'alexandrie (incendiée déjà par césar, comme on le sait) • les citations du juif d'après les citations de l'arabe d'après un traité d'origine inconnue, illisible et incognoscible pour des raisons ignées objectives, bien qu'accidentelles – nous permettent (toujours *apud* Borges) de fournir en détail des informations non moins mystérieuses que celles transvasées par Platon (qui ne les connaissait pourtant pas) sur les atlantes et leur patrie – l'atlantide • en effet, atlantes, qui auraient dû disparaître avec l'engloutissement de leur spectrale île – mais sont-ils, les peritios, les *atlantes* ? – les futurs annihilateurs illusoires de rome ont plutôt l'apparence de chimères de la paix – à la tête et aux pattes de cerf et au corps ailé d'oiseau • des êtres éminemment skiatiques – comme toutes les créatures du mésonge et encore plus qu'elles – les peritios dévoilent dans l'ombre la vérité humaine des chimères (déjà suggérée de manière assez limpide par Platon et certains gnostiques) • car – comme s'ils étaient des humains enveloppés en des corps de verre insaisissable – opaques pour les yeux des mortels mais transparents pour l'œil implacable du soleil – les peritios ne jettent pas à la terre leur contour mélangé de cerf et d'oiseau mais l'ombre de l'être caché que nous sommes • fait qui aurait déterminé certains auteurs de s'imaginer – nous dit encore Borges – mais lesquels, dans ces migraines labyrinthiques de documents disparus et d'absences – comme quoi les peritios seraient rien d'autre que (nous citons, bien que nous ne sachions pas très bien d'après qui) « les esprits d'individus morts loin de la protection des dieux... » • des informations abondantes portées par les sources occultes du néant – qui a trouvé ici lieu de profonde élocution – nous décrivent leur nourriture bizarre – la terre sèche – ainsi que leurs envols erratiques par-dessus les colonnes d'Hercule – à la frontière entre

les splendeurs organisées du monde et le chaos • tout comme les éthiopiens de memnon – le fils de la déesse tué par le fils de la déesse – ont été, pareils aux amazones de penthésilée, les alliés les plus précieux de la troie de priam – de même les peritios, cédant en partie à leur destinée, se sont avérés les alliés les plus fiables de carthage – que peut-être ils auraient sauvée, en affrontant les armées malaisées en mer de scipion, si les voix du mésonge n’avaient pas décidé autrement • des chimères selon l’apparence et des hommes selon l’ombre – les peritios semblent haïr l’homme – qui est homme selon le corps et souvent chimère selon l’ombre • cette triste réputation d’ennemis du genre humain, les peritios la partagent – par triple calomnie – avec les juifs et les chrétiens – la source, intéressée bien sûr, étant les mêmes romains – leurs victimes sibylliques – lesquels, pour diverses raisons, dirait-on, se confondaient eux-mêmes avec l’homme • une rumeur encore plus étrange les apparente aux vampires et aux nécromants – ces exclus de la protection divine, les peritios se rachetant soi-disant par le crime – la bienveillance des dieux leur revenant fort paradoxalement dès qu’ils auraient tué un homme – en même temps que l’ombre du malheureux qui leur serait devenue étrange esclave • pareils aux anges – aux démons – et aux super-héros (achille, siegfried, moins superman), les peritios sont invulnérables – mais à la différence de tous ceux-là – investis, comme james bond, d’une permission illimitée de tuer – les peritios ne pourraient tuer, chacun, qu’un seul homme – en le déchiquetant et en se vautrant dans son sang et peut-être même en le goûtant – en procédant, pour ainsi dire, à la manière de siegfried avec l’hémoglobine du dragon fafner (ex-géant somnolent, narcotisé par le trésor des nibelungs, les nains des brumes qui ont inspiré Wagner) – ou encore comme quelque vampire post-draculéen – ils jaillissent en direction du ciel tels des phénix aliénés – ressuscités par la mort d’un *autre* •

êtres doubles selon l’apparence et dichotomiques selon le corps et l’ombre – les peritios semblent participer aussi de l’ambivalence classique de l’abîme uranien – ou plutonien – et

des mésonges neptuniens • d'ailleurs, écrit Borges (en réfléchissant peut-être aussi à la perturbante définition platonicienne de l'homme : « un bipède sans plumes ») – je cite : « à ravenne, où on les a vus il y a peu d'années, on dit que leur plumage est de couleur céleste, ce qui me surprend beaucoup, car *j'ai lu* qu'il s'agit d'un vert très obscur... » • même si le troublant « il y a peu d'années » doit être placé au XVIe et non au XXe siècle – le subtil « *j'ai lu* » – souligné par l'auteur même – pourrait viser non le rabbin de fez mais Borges lui-même • la trajectoire de cette bibliographie de disparitions se complique pourtant par une nouvelle volute – la brochure du rabbin marocain – l'unique fondement légitime-illégitime du mythe moult occulté – déposée, nous dit-on, jusqu'aux alentours de la seconde guerre mondiale, à l'université de munich – est portée disparue – soit par suite des bombardements alliés – soit pour cause bien plus douloureuse de curiosité pseudo-érudite de la part de quelque nazi • bien que, au fond, ceci permettrait peut-être sa réapparition subite dans les dépôts secrets de quelque grande bibliothèque • en ce qui me concerne, je suis – pour reprendre l'expression d'edward saïd – plus pessoptimiste que jamais • et voilà pourquoi • en consultant purement et simplement le dictionnaire grec de liddell – le père de la douce alice « in wonderland » et « through the mirror » – et scott – nous apprenons que = *peritios* – loin d'être un pluriel ethnique ou animal, mythique ou méta-zoologique – désigne seulement le quatrième mois de l'année macédonienne (évidemment au singulier) – *peritia* étant la fête qui se tenait en cette période • bailly, d'autre part – qui ne semble pas connaître *peritia* – parle d'un mois du calendrier de gaza – compris entre le 25 février et le 26 mars (j'ignore si les deux explications peuvent être en quelque sorte équivalentes ou si, au contraire, elles ouvrent les migraines de nouveaux labyrinthes herméneutiques) •

il en résulte indiscutablement que les informations borgésiennes concernant les *peritios* ne sont qu'une chimère au sujet d'une autre chimère • sans doute, très à sa place dans un livre sur les

chimères – et surtout, sur la chimère première – l’homme lui-même • il en résulte aussi fatalement que la prophétie perdue de la sibylle d’érythrée – le traité perdu mentionné par l’auteur arabe – tout comme le texte, probablement disparu aussi, de l’arabe – la brochure du rabbin marocain – évanouie elle aussi – comme l’entier tissu savant de rumeurs subtilement dosées et de sources opportunément annihilées – tout ce parcours de néant à néant à travers le néant rêvant du néant – sont, purement et simplement, l’œuvre de l’ingéniosité de Borges, qui, en digne méta-zoologue – ne pouvait ne pas apporter en quelque sorte sa contribution à ce feuillettement chimérique de l’imaginaire • d’ailleurs, peut-être les lèvres du néant sont-elles des textes – surtout apocryphes • ainsi les bibliothèques seraient-elles une espèce de locution éternelle oscillant entre non-être, créature et chose – une sorte d’arachnides fractales infinies – plongeant en mésonge d’abîme – traversant les océans du virtuel hypnotique et accostant parfois aux rives factices et ô ! tellement fragiles du réel • tout comme les peritios – qui sont, en leur vérité méta-calendaire, des poteaux atemporels du temps – custodes et émanations para-syllabiques des bibliothèques éternelles – leur souffle immortel – ont des ombres humaines • tout pareillement aussi, les ombres des bibliothèques sans fin sont les événements historiques • non seulement ceux connus comme ayant eu lieu – mais surtout les méconnus et non encore passés – ou camouflés – en notre monde d’impostures et de travestis – dont l’existence se scinde en deux migraines – l’une d’ignorance et l’autre d’oubli • sachant ceci – il aurait été possible de déduire que – dans une réalité parallèle – les peritios auraient en vérité annihilé rome – et que par une interférence aléatoire – ou peut-être profondément ou même providentiellement voulue – des ombres éternelles – la prophétie au sujet des peritios aurait paru dans un monde α – alors qu’elle n’était vouée à s’accomplir, en fait, que dans un monde α • le sens plus profond – comme on le verra par la suite – est pourtant autre et – comme nous l’avons suggéré plus haut – très peu sujet au hasard • car les interférences des éternelles – pareilles à des courts-circuits – provoquant des incendies et catastrophes

attribués soit à l'inconsciente nature – soit à tel ou tel imbécile, plus ou moins couronné – sont tout aussi nécessaires aux bibliothèques que leur propre prolifération abyssale – pareilles aux phénix, les éternelles resuscitant de leurs propres cendres • ainsi la bibliothèque d'alexandrie n'a pas été incendiée – comme on le pense en général – mais a brûlé toute seule pour pouvoir croître telle une plante mystérieuse – plus vaste et plus riche en occulte – plus loin – loin surtout des yeux profanes et des imaginations indigènes •

la vérité – la bouleversante vérité – me fut pourtant révélée à l'occasion d'une excursion munichoise effectuée *il y a plusieurs années* – mais le temps se creuse de plus en plus – à l'invitation de ma tante nonagénaire, frau virginia kvanian (actuellement décédée) • je m'étais égaré hors des tenailles bienveillantes de la famille (et de ses barreaux protecteurs) – qui semblait parfois craindre de me perdre dans le virtuel – ravi ou séduit par quelque apparition, éventuellement princière, de la cour de Louis II de Bavière – le véritable roi-soleil ou, en tout cas, roi lune – lorsque – au coin d'une rue – dans l'ombre dense d'une cathédrale – un individu au visage tel un palimpseste effacé et réécrit perpétuellement par ses yeux étranges – pareils à des couloirs tapissés d'une sorte de livres vivants qui palpaient – me fit signe – m'attirant à travers un enchevêtrement sans fin de ruelles médiévales – veillées me semblait-il, d'invisibles tranches de volumes flottant sur des rayons insaisissables •

j'ai remarqué que pendant tout ce parcours il a caché avec soin son ombre derrière d'autres ombres – en évitant les indiscretions solaires – me faisant échouer au cœur d'une chambrette aux parois couvertes tout autour – pareilles à des fenêtres – ou des miroirs – ou des labyrinthiques scènes de théâtre – de longs rideaux rouges • là seulement – après d'innombrables précautions hallucinogènes – il m'a dévoilé la manière – probablement fictive – dont il avait (re)découvert, peu après la fin de la seconde guerre mondiale – parmi les ruines d'un abri bombardé – non une simple brochure – mais un véritable codex de la taille d'une petite

bibliothèque – enveloppant en des commentaires le texte du rabbin – et portant, sur une page de garde indiscutablement tardive, le tampon en clair de l’université de munich • oui, j’ai moi-même tenu en mains ce codex rare entre tous – le véhicule de la tradition la plus archaïque et universellement dévastatrice – ce codex – fragment du labyrinthe des éternelles – créature mystérieuse de brume philologique • puisqu’à l’hébreu du rabbin de fez s’ajoutaient les commentaires les plus étranges et les informations les plus abstruses – en syriaque et en araméen – en pehlevi et même en avestique – en copte, sanskrit et arménien ancien (grapar) – en tokharien, en hittite et même en sumérien et égyptien hiéroglyphique • j’étais totalement dépassé par la fantastique nébuleuse prégalactique des langues – et sans celui que j’appellerai désormais « le guide » – *stalker* – hormis la pierre précieuse de l’étonnement le plus rempli d’obscurités lumineuses, l’aleph évidemment – je n’aurais rien pu cueillir de la vision comme un kaléidoscope sémiotique du codex – grand, d’ailleurs, à des dimensions pachydermiques et plus éblouissant que le néant enveloppé en vérité • et même doté de compétences érudites et herméneutiques incomparablement plus vastes que mes modestes capacités – tellement modestes, hélas – pendant les quelques heures que j’y ai passées – assiégé par le danger sans échappatoire de la révélation, qui me guettait derrière chaque page – je n’aurais d’aucune manière pu traverser sans aide les méandres de cette démence supérieure à toute imagination – où l’on se décompose en avançant – en s’évanouissant dans un début de régression continue • mais les commentaires n’ajoutaient pas que de rayons adjacents à un soleil invisible, imprégné de mélancolie nervalienne – rétracté à travers des éclipses successives comme à travers des portes – ils servaient plutôt de sarcophages pour des momies de signes incomparablement plus précieuses • ainsi le guide a déchiffré – caché dans les commentaires arabes – le texte perdu de la source du rabbin marocain – et dans les gloses grecques, le traité même sur les peritios dont la destruction ignée déplorait l’arabe • la surprise suprême se cachait pourtant dans les commentaires latins – et à

nouveau dans les grecs – qui contenaient chacun d’eux une version de la prophétie de la sibylle d’érythrée • mais le texte des textes – le traité des traités – la prophétie des prophéties était le guide lui-même – tel un palimpseste qui aurait actualisé géologiquement ses strates de signes pareils à des âges successifs de la vérité • tout d’abord, la prophétie de la sibylle n’était elle-même que le dernier reflet d’une longue série de pestilences nitescentes du mystère, qui comportaient, entre autres, la pythie première de delphes et la nécromante d’eindor • enfin, le copyright prophétique appartenait à une *manga* (prophétesse royale) atlante qui avait vu dans les peritios (leur nom atlante s’est perdu ou plutôt a été caché) la cause et le symbole de la destruction de l’atlantide • mais, aurait-elle ajouté, partout où ils volent, les peritios, en projetant l’homme à travers le cerf – le néant n’en est pas loin – car les peritios sont la respiration mystérieuse du néant même, passée à travers le souffle parlant des bibliothèques – sa bizarre nitescence – étrangère et familière – comme le néant lui-même • c’est pourquoi, rajoutait la prophétie, partout où les hommes vont rassembler leur orgueil – les peritios apporteront l’anéantissement – le dépérissement – et ce jusqu’à la fin véridique du monde • et à partir de là – de leur dimension intimement aliénante – qui n’était pas celle des hommes mais du néant – les peritios – cette veille du néant sur l’illusion inutile du monde – étaient intervenus, en provoquant manifestement ou le plus souvent, de manière occulte – l’écroulement de toutes les improvisations de la vanité et de la démente puérilement dénommées « humaines » – depuis les atlantes à adolf hitler – et depuis les assyriens à saddam hussein et bashar, poutine et milosevic – et encore, depuis la horde d’or à lénine-trotski-staline et depuis les lémuriens à mao et deng • oh, la liste est loin d’être close – vu que le monde patine encore sur l’horreur et la folie – et va patiner • embrassant l’espace – leurs ailes avaient court-circuité la colossale armée de darius (d’ailleurs, d’après une rumeur non confirmée, alexandre lui-même aurait été un peritio) – et leurs plumes avaient porté comme une épidémie la défaite par-dessus l’agonique rome violée par

odoacre • mais la liste de leurs interventions est trop longue et comporte trop d'informations sur l'histoire inconnue du monde pour pouvoir être transposée et transcrite sans une extrême témérité ici • (d'ailleurs, comme le savent très bien les avisés – les mystères fictifs sont les plus terribles) • deux, pourtant, que j'ai suggérées de manière fugitive plus haut, comme aisément a compris le lecteur tant soit peu perspicace, me contraignent par leur nature même au dévoilement • la première information concerne le sens de la prophétie originaire et, implicitement, celui de la prophétie sibylline • ainsi qu'on peut le voir par suite d'une évaluation même sommaire du dire de la prophétesse royale atlante – non enregistré par aucun texte de la vaste création labyrinthique du codex, et communiqué à moi exclusivement par la mémoire encore plus labyrinthique du guide – le rôle joué par les peritios dans l'anéantissement de l'atlantide ne pouvait avoir qu'une valeur d'épisode – de même que la pulvérisation de toutes les autres improvisations de la vanité humaine – puisque, **en tant qu'agents secrets du néant dans le monde** – leur fonction et, en fait, leur être de non-être s'avéraient indissociables de « la fin véridique du monde » • or, comme m'expliqua en souriant le guide, justement cette formule paradoxale et absurde, impliquant, dirait-on, plusieurs *unhappy ends* mondiaux possibles – dont **un seul – seulement un** « véridique » – visait, *précisément*, la superbe ridicule du non-être humain – qui, loin de reconnaître enfin son néant – donne à tous ses châteaux de sable ou de cartes de jeu des sens et des durées universelles • en effet, il est bien connu que tous les empires nombrilistes qui se sont succédés à travers la poussière du monde – y compris l'empire romain – s'identifiaient au monde lui-même – essayant de se convaincre dans leur autohypnose paranoïde – qui n'a épargné ni même les empires fossiles précolombiens – que leur disparition serait la même chose que celle de l'univers dans lequel ils portaient leur inanité • en particulier rome était devenue – partiellement en raison de la haine des *occupés* – surtout juifs (voir dans ce sens l'apocalyptique judaïque) et, par une sorte d'hérédité religieuse, à laquelle il faut rajouter les moult persécutés chrétiens (judéo-

chrétiens *principalement*, cf. apocalypse) – d'autre part, à cause de la mégalomanie incorrigible des *occupants* – le symbole par excellence du monde – d'un monde odieux pour les premiers – abjection dont l'abolissement ne pouvait constituer qu'une libération grandement souhaitée et longuement rêvée – les sentiments anti-romains fournissant, probablement, le combustible de l'acosmisme des premiers gnostiques – pour ne plus parler des « nations de néant » des esséniens • mais, fin d'un monde sublime pour les derniers – les romains eux-mêmes – temple de la justice et de l'ordre dont l'effondrement ne pouvait qu'être synonyme de l'abîmement du cosmos dans le chaos – catastrophe indicible, tétanisant d'horreur l'imaginaire grécolatin – évitée pourtant, ou plutôt ajournée par scissiparité politique • donc rome = le monde (ou *urbs* = *orbis*) • mais cette équation pouvait se lire de deux façons – signifiant, selon le cas, mythomanie politique ou code, réduction du monde aux dimensions de l'empire romain – ou utilisation intentionnelle de « rome », ou plus précisément, de sa fin, pour désigner en fait la fin véridique du monde lui-même • or, assurément, dans *ce second sens* devait être comprise la prédiction de la sibylle d'érythrée – non comme annonce de l'*unhappy end* d'une cité, aussi prestigieuse soit-elle, mais comme un mode codé de signifier la fin catastrophique du monde – l'apocalypse – l'armageddon ou n'importe comment on l'appellerait • en fait, les peritios – qu'il faut voir comme étant la véritable origine de la prophétie – la *manga* atlante étant elle-même une peritia ou une de leurs représentants/tes – s'étaient heurtés à une double difficulté • à savoir, de dévoiler la vérité et en même temps de l'occulter – d'annoncer de manière crédible « la fin véridique du monde » – et de l'engloutir parmi différentes « fins » politiques de la vanité et de la cupidité humaines •

la disparition et la réapparition périodique de la prophétie – au début, toutes ces choses, il est presque inutile de le préciser, me les avait expliquées le guide, mais petit à petit s'était installé un phénomène second (télépathique ?) – une anamnèse – l'éveil

d'une mémoire profonde qui se déroulait pareille à un film herméneutique, cette fois à partir du silence et non des mots du guide – avaient représenté la plus profonde subtilité de leur stratégie • la valeur d'une prophétie – et, par conséquent, son aptitude à la réalisation – se mesurant selon l'intensité du doute qu'elle provoque – de l'attente *assoiffée* et anxieuse qu'elle sait susciter et maintenir – car une prophétie qui s'oublie se perd non seulement dans les labyrinthes de la mémoire mais surtout dans les couloirs d'un corps torturé d'obstiné et réticent hasard • d'autre part, comme tous les assassins qui visent la réalisation d'un crime parfait – la victime étant dans ce cas le monde lui-même – pour dévier en partie l'attention des mortels – hors circonstances tout à fait exceptionnelles, les peritios étant non seulement invulnérables mais également immortels – ils avaient décidé d'exploiter les appétits nombrilistes de l'humanité, du point de vue identitaire tellement anxieuse – donnant *l'impression subminée* que la prophétie pourrait néanmoins concerner quelque bicoque délabrée de l'histoire parmi ces ridicules mesures des humanoïdes (les descendants du singe avaient évolué bien moins qu'il ne leur plaisait de se l'imaginer) – quelque atlantide – quelque babylon, ninive ou une rome quelconque • mais en adaptant et modifiant la prophétie au fur et à mesure qu'une des cibles transitoires et éphémères de la pulvérisation historique était enfin atteinte – ici se trouvant d'ailleurs une des raisons de la disparition et de la réapparition périodique d'une prophétie formellement variable • la sélection de rome parmi ces masques du but profond – l'abolissement d'un monde résorbé définitivement dans le néant – l'essence physique des « chimères de la paix », comme se désignaient entre eux les peritios, étant non corporelle mais *spatiale* (sur cette dernière révélation, pourtant, il ne m'est pas permis d'insister) – oh, oui ! la sélection de rome s'était avérée un choix particulièrement heureux – non seulement parce que rome a survécu au fond à sa propre destruction symbolique – en se transformant de la capitale d'un empire, en capitale d'une croyance – mais aussi peut-être parce qu'il existait réellement un lien inexplicable – abyssal ou

béant de rêve ? – entre le destin, la destination du monde – et certains composants, certains vecteurs de son histoire (d’ailleurs, le monde est-il autre chose qu’histoire ?) – dont en particulier rome – tout particulièrement – tout spécifiquement rome • l’autre information – déjà suggérée en lien avec alexandre et éventuellement d’autres personnages de la projection historique – concernait la stratégie secrète utilisée par les peritios pour infiltrer et contrôler – sans la brusquer – mais en la conduisant vers son port fatal – la fantasmagorie social-politique des hommes – tout leur jeu d’ombres – de sang et de poussière • car pour remplir leur fonction les peritios étaient contraints – oh ! avec combien de répugnance – de les infiltrer – de prendre le visage des humains – à la manière de quelques agents secrets qui infiltreraient une organisation terroriste • dans ce but, certains peritios – non pas tous, comme on le verra – avaient utilisé une certaine aptitude – un talent – une sorte de hyper-caméléonisme mutant – dont les prophéties et les traités s’étaient abstenus de parler – *et pour cause !* • la vérité est pourtant – vérité que Borges lui-même ignorait – bien qu’il l’eût touchée de près de la manière la plus périlleuse possible – que les peritios – eux-mêmes, des ombres de bibliothèques – et comme tels dépourvus d’une réelle consistance physique – pouvaient inverser leurs corps et leurs ombres – du moins pour les regards myopes des mortels – qui n’étaient eux-mêmes qu’une sorte d’aveuglement • de manière que même pour le soleil – le corps d’oiseau et cerf était substitué par l’ombre humaine qui devenait corps à son tour – l’ombre humaine étant remplacée symétriquement par le corps de cerf et d’oiseau – qui devenait à son tour ombre • l’inconvénient flagrant de cette mutation, autrement parfaite, consistait bien sûr dans la morphologie chimérique-animale de l’ombre (l’ex-corps) • or, un individu à l’ombre chimérique ne pouvait qu’inquiéter les autres humanoïdes – qui portaient de règle leurs chimères dans la caboche seulement • il fallait faire quelque chose •

par conséquent, non l’hostilité – puisque les chimères de la paix, bien qu’implacables, ne connaissent pas l’adversité, la

suppression d'une pseudo-humanité arrivée à la moisson visant la purification et non l'inverse – mais la plus stricte nécessité avait poussé les peritios – plus précisément, ceux parmi eux qui avaient une mission d'infiltration – à tuer chacun un seul homme – avec l'unique but de capter son ombre – la précieuse – l'indispensable ombre • ainsi, un peritio mutant pouvait se débarrasser enfin du dernier inconvénient du travesti – le seul élément qui aurait pu éventuellement laisser transparaître sa nature chimérique – l'ombre, bien sûr • (évidemment, l'idée qu'un peritio ne pourrait tuer qu'un seul humanoïde constituait une absurdité soigneusement cultivée, justement pour ne pas alerter les futures victimes) •

quant aux autres peritios – ceux qui n'étaient pas impérativement obligés à cacher leur nature skiatique – pour ne pas passer pour des monstres aux yeux des non-monstres – ils se camouflèrent à leur tour – en se revêtant des chimères qui peuplaient les pensées des hommes si faciles à tromper • ils furent donc tour à tour – et parfois en même temps – dieux – démons – titans et géants – sphinx – phénix et ichthyocentaures – nymphes – elfes et nornes – satyres – et sylphes – et trolls – et tant de figures contenues dans le « livre des êtres imaginaires » – ils furent même peritios, eux qui étaient des peritios – et extraterrestres furtifs cachés dans des ovni mystérieux • ils avaient taillé dans la géographie commune une part de transcendance qui s'est appelée « le triangle des bermudes » – et ils se laissèrent même voir en tant que « petits hommes verts » – comme autrefois les diabolotins – ou de longues silhouettes grises – en s'imaginant tels que les hommes aimaient se représenter le passé et l'avenir • et en se métamorphosant – ils attendaient l'accomplissement étrange des signes qu'eux seulement, les peritios, savaient déchiffrer – et la croissance, dans l'ombre, des bibliothèques – ces voix silencieuses du néant • et la redécouverte de l'atlantide – avec laquelle tout avait commencé, et avec laquelle tout était destiné à finir véridiquement – elle devait, tout particulièrement elle, prédire le commencement moult attendu de l'achèvement des temps •

... et lorsque les images de la voix télépathique cessèrent – je regardai étonné celui qui avait été mon guide – en articulant les lèvres collées – et je sentais que la révélation n'était pas encore complète – mais sans savoir comment et ce qui lui manquait • je contemplais seulement, comme un cœur d'instant, l'attente qui pulsait dans mon regard intérieur • et tout d'un coup le guide me prit par la main et nous traversâmes telles des paupières les rideaux rouges et nous nous retrouvâmes sur une place hiératique – déserte – comme dans un tableau de de chirico – peritio lui aussi, je n'ai même plus demandé • et un soleil invisible frappait avec des rayons musicaux les dalles oniriques – et le guide me montra de son long doigt cendré et comme éclatant d'une incandescence à peine cachée – l'ombre qui lui ruisselait des jambes • et je discernai une tête de cerf aux pattes gracieuses et pleines de vigueur – et un tronc d'oiseau aux ailes géantes jaillissant en artésiennes • et de mes yeux affolés tels des vrilles je lui scrutai la figure impassible – si inhumainement humaine – et ses yeux profonds qui avaient réécrit presque son visage mille fois • et je n'ai pas osé regarder ma propre ombre de peur de ne dénicher en elle la tête de cerf et les artésiennes des ailes géantes • et me retournant à nouveau vers le guide je l'ai interrogé avec les syllabes des regards – sans formuler l'informulable – car je savais – je sentais avec toute mon anxiété et tous mes pores qu'un mystère insondable était lié à l'homme qui, par la connaissance, deviendrait peritio – lui, qui n'était, parmi les peuples de chimères de la pensée, que tout au plus une larve de peritio – ou de ce peritio unique qui par l'oubli – s'annihilant soi-même – deviendrait homme • et je criais avec les mutismes désespérés du regard – « maintenant je sais *comment* – mais je ne comprends pas *pourquoi* » • et en entendant avec le cerveau ma question – la chimère de la paix sourit tristement – pareil, oh ! pareil au sphinx deviné par Œdipe... •

odradek

... et si la transcendance était seulement un « autre » indispensable – complètement absurde • une altérité étrange sans laquelle nous ne pourrions vivre mais dont la proximité nous rendrait la vie insupportable • une sorte d'âme étrangère parfaitement familière avec laquelle nous *savons* que nous ne nous familiariserons jamais • d'ailleurs, pourquoi la transcendance et non quelque chose de bien plus modeste – une simplicité hantante bien plus inaccessible • il est curieux – et pourtant, quoi de plus naturel – que le métazoologiste Borges (le frère Jorge du *nom de la rose*) ait inclus dans sa collection si téméraire de méta-êtres – sans doute, incomplète comme toutes les collections, lesquelles ne sont que des portes minuscules vers l'impossible – justement *odradek* – la créature de signes de son compère en bizarrerie – bien plus bizarre encore – Franz Kafka (fantasme presque métaphysique de *La préoccupation du père de famille* – *Die Sorge des Hausvaters* de l'insondable inspecteur d'assurances) • à vrai dire, Kafka pourrait faire lui-même partie d'une collection méta-zoologique... • (la tentative a été faite jadis... comme par inadvertance) • quant à *odradek*... • *odradek* est avant tout un signe de l'incertitude • une formation lexicale incertaine – slave, germanique, slavisée – un nom tchèque, peut-être – si ce n'est une forme contractée de *oder/oder* – sorte de ou/ou kierkegaardien – une alternative suspendue ou plutôt camouflée • mais si les choses se présentent vraiment *ainsi* – comment pourrait-il être, *odradek* • *l'être du « ou »* • en effet, pour qu'un être soit – il doit – *devrait*, en tout cas – correspondre à un nom propre ou commun – aux deux, éventuellement • par exemple, le buisson ardent – l'obscur igné qui a parlé à Moïse • le touffu coruscant • à bien des égards, le buisson ardent ressemble à *odradek* – bien qu'à vrai dire, il n'existe rien de coruscant en ce dernier • et ceci parce qu'avant tout il représente le paradoxe d'une combustion absurde – le combustible – le buisson – fournissant la forme et non l'aliment de la flamme •

dans un sens – une fusion – la clef du paradoxe de l'éternité – *coincidentia oppositorum* • et pourtant le buisson ardent peut être nommé – il a non seulement une *dénomination* mais même un *nom* • alors que l'être du « ou », *non* • l'être du *ou* est un paradoxe sans nom – absolument innommable • c'est peut-être pour cela que Kafka l'a nommé odradek • odradek est un parfait non-mot – un non-nom dans le monde des mots et des noms • plat – pareil en quelque sorte à une étoile filamenteuse – odradek semble relever en même temps du domaine du textile et de la sphère du biologique • mais il peut tout aussi bien ressembler, disons, à un texte parfaitement illisible – ou à un hiéroglyphe incompréhensible mais tracé avec une certaine méthode par un égyptien aux fortes tendances mono-schizophrènes • semblable aux mandalas maladifs reproduits par Carl Gustav Jung • en tout cas, Kafka lui-même, on le sait, était, peut-être, la réincarnation d'un célèbre scribe dont la statuette se trouve d'ailleurs au Louvre • mais doté avant tout d'une incroyable capacité de rendre présente son absence – et glissant avec une formidable maladresse, presque professionnelle, dans le néant à chaque pas – odradek est par définition l'avènement d'un mode de lecture – un caillot de stupéfaction caméléonesque qui emprunte sa forme à l'étonnement de celui qui le contemple – avec la bénigne anxiété de l'individu aminci entre l'averne et l'arêve • la plupart du temps, statistiquement parlant, odradek semble avoir, d'une manière extrêmement confuse, l'air d'une espèce de pelote – de laine ou de n'importe quelle autre matière textile – munie d'une sorte d'intention obscure – qui tente en permanence de préciser sa forme avant de s'effondrer dans l'informe • pourtant même dans ce cas on ne saurait parler d'une pelote accumulée d'un fil unique et continu – mais plutôt d'une masse fibreuse à géométrie variable – une sorte d'étope – embarrassée et embrassée de toutes sortes de fils cassés, de différentes couleurs, comme renoués au hasard – mais un hasard qui vise un ensemble de plus en plus inextricable – une règle arbitraire et d'une certaine manière ironique de la complication gordienne (indiscutablement, odradek est cousin au troisième degré du

nœud gordien et neveu, du côté maternel, du labyrinthe de dédale) – un labyrinthe de synapses qui suggère et exclut la possibilité d'un cerveau – accentuant l'impression ineffable d'une menace onirique • de ce mélange virtuel illisible pareil au labyrinthe d'un texte nodulaire incas – pourrait surgir n'importe quand – qui sait – un nouvel E.T. – un extraterrestre tissu exclusivement de matière cérébrale – court-circuité par les idées les plus incompréhensibles et formant en lui-même le bio-langage de toutes les dimensions du cosmos – un continuum métaphysique de hyper-hyper...-espaces achroniques, au big-bang et au big-crunch dans la coquille – un fruit de la connaissance pareil à un infini éventail optionnel – véritable *cauda pavonis* des révélations supra-divines • mollusque textile, délire labyrinthique filamenteux – odradek ne l'est pas totalement – car son centre est pénétré d'une sorte de T inversé – une sorte de squelette qui lui permet de modeler à l'aide des rayons latéraux – avec beaucoup de maladresse – le fantôme d'une marche • le miroir fragmenté de sa structure interrompue peut nous faire croire – *apud* Kafka – en je ne sais quelle utilité perdue – le paradis jamais retrouvé d'un rôle quelconque aux organes brisés a priori – ou en les éclats dérisoires de quelque fonction – qui sait – parfaite • virtuelle, peut-être, comme un rêve infini de l'attente et du doute • des certitudes, bien sûr, ni sur ce point ni sur d'autres – n'existent point – et le plus probable est qu'odradek incarne par sa bizarrerie en quelque sorte caméléonesque, justement, la relation d'indétermination de Heisenberg • ou peut-être avous-nous affaire à un caillot d'énigme complexe, par ailleurs complexée, du genre de l'ornithorynque kantien et umbertécologique • bête multicolore telle une larve – labyrinthe temporel jamais arrivé à maturité – odradek ne semble pas avoir plus de sang que les mannequins • pourtant la rigueur de son incohérence sémiotique nous fait croire à une organisation cachée – organisme occulte et paradoxal au sang de secondes • blessé, odradek représenterait probablement une catastrophe pour l'espace-temps – équivalente – bien que d'un type différent – d'un trou noir – et son inutilité parfaite semble attendre ou

représenter une clef vers autre chose que seulement un simple chaos multidimensionnel souffrant de voyeurisme polychronique • bien qu'à une telle idée, justement, semble nous inviter sa polychromie aberrante d'assemblage aléatoire de fragments • certaines caractéristiques, plutôt comportementales que physiques, nous font deviner une espèce d'œil aveugle omniprémant – ou peut-être seulement le regard paradoxal d'un tel œil, caché sous l'incohérence de multiples camouflages mais aussi *composé* par celle-ci • certainement, *odradek* est toutes ces choses ensemble et bien plus encore – un don (*podárok* – dans mon « russe » très approximativement translitéré) comme dirait un personnage du *stalker* de Tarkovski • et je me demande même ce qui se passerait si – dans un accès d'imprudence – nous formulions ou nous pensions seulement devant *lui* – à savoir, en pensant à *lui* – quelque désir • je crois qu'il est trop intelligent et trop ironique pour recourir à ces accomplissements dangereux – vaguement moralisateurs – de la « zone » • il nous laisserait plutôt échouer tels des baleines sur les rives de nos nostalgies – rêvant dérisoirement notre précarité délirante • dans son essence évanescence – *odradek* est jeu pur sans procès d'intention • cet extraterrestre pelucheux – extra-physique plus qu'extraterrestre (ou du moins, extra-cosmique) – cache dans sa texture presque orgasmique un secret insondable – un mystère, peut-être • crabe sans carapace – si ce n'est invisible – à la démarche extrêmement maladroite – une manière de reptation on dirait – tant les filaments qui lui servent de pattes semblent incapables de soutenir son corps autrement incroyablement léger – il allie à une vulnérabilité bizarre une espèce d'inattaquabilité carrément inexplicable • malgré cela – en dépit de son air de flocon lourdingue et empêtré – de micro-labyrinthe égaré en lui-même et comme menacé en permanence d'une poliomyélite bizarre – *odradek* peut s'avérer d'une rapidité fulgurante et avant même d'avoir soufflé, tu peux à peine l'apercevoir – traversant le plafond – l'appartement tout entier – le parcourant comme s'il feuilletait tous les murs – au point de donner parfois l'impression de les franchir – non gêné par la solidité du béton et des briques

– et ce, sans quitter un instant son air gauche et rampant • est-il, odradek, ubiqué ? • peu probable ou sinon, son déplacement serait complètement invisible • il n'est pas moins vrai pourtant que dans les moments – toujours extrêmement étranges – oniriques – où il lape avec une incroyable rapidité – comme *en lisant* – les objets qu'il parcourt avec ses filaments incertains – on dirait – malgré la vitesse épuisante pour quiconque s'entêterait à le poursuivre du regard plus longuement – qu'odradek joue, en trotinant pour ainsi dire au ralenti • cela lui arrive pourtant parfois de s'étendre de tout le long de son corps – si on peut dire qu'odradek a un corps – avec ses filaments immobiles telles des moustaches circulaires – immergé dans une fixité ataraxique en quelque sorte océanique – comme en s'attendant lui-même, dirait-on – pour qu'ensuite il disparaisse subitement – réapparaissant *ou non* immédiatement – en tout autre endroit de la maison • où disparaît-il quand il ne réapparaît pas pourtant (les périodes de disparition – d'effacement troublant et je ne sais comment – absolu – peuvent varier entre deux-trois minutes et deux-trois mois – jamais plus, autant que j'ai pu le constater) • s'il lui arrive de s'insinuer dans les appartements et immeubles voisins – à vrai dire je n'ai jamais pu établir jusqu'où il pousse ses expéditions – il donne parfois l'impression que le monde entier – non seulement la terre – est pour lui une sorte de bibliothèque invisible aux pages occultes • d'autres fois on dirait qu'il tisse et déchire telle une parque-pénélope le réel même dans lequel nous sommes incrustés – notre illusion kaléidoscopique • il ressemble beaucoup à une araignée (seulement, il n'en est pas une) qui vérifierait périodiquement et en quelque sorte, épisodiquement sa toile • ses préoccupations touristiques comportent, je l'ai déjà dit, une espèce de régularité capricieuse – subtilement métronomique – quelque chose qui l'attirerait ou le contraindrait à une sorte de fidélité incompréhensible (compte tenu de ses paradoxales capacités locomotrices, même cela pourrait n'être qu'une illusion) •

la sensation la plus durable que nous procure son aspect équivoque et ambigu est celle d'un nœud onirique qui nous sillonne – nous traverse et nous façonne – non pas autant que nous sommes nous-mêmes – mais dans la mesure où nous nous apparaissions les uns aux autres et à nous-mêmes – comme *liés* à cette apparition • des fois – sous l'orange érogène du crépuscule – sous le sang galactique des nuits de plus en plus profondément mordues par les photos des origines – les syllabes se rassemblent – migraines blanches – comme aux lèvres du parler d'une fontaine • la question s'écoule alors pareille au silence d'un verre trop plein – non pas une quête de la réponse mais un geste de plus en direction du mésonge – comme une entrée/sortie par impossible de porte • j'entre ainsi dans une attente non-attendante qui me transforme en ce que j'étais définitivement incertain jadis – comme si mes lèvres étaient odradek – qui en se taisant ou en répondant, me reviendrait • je me réponds alors au hasard bien que j'entende des syllabes abyssales que je n'ai pas prononcées • « qui es-tu » – me demandé-je – « odradek » – me réponds-je – « et où habites-tu » – « domicile infini » – me réponds-je – mais je n'entends aucun de ces mots – je sais seulement que je suis le nœud parlant de l'illusion – que je détiens en moi la texture qu'en vivant je tisse et qu'en mourant je détiendrais • je me réponds ainsi implicitement à la question que je n'ose jamais me poser et je ris – on dirait que j'écoute la bande de magnétophone des automnes qui grince doucement – en se froissant dans un vieil appareil « tesla » détraqué • mes lèvres se fanent comme une forêt qui neigerait mes feuilles – et elles sont odradek et se départent de moi telles des syllabes à peine prononcées – des syllabes imprononçables que j'ai prononcées pourtant • l'élocution s'écoule de moi telle une résine silencieuse disparaissant dans l'incolore des interrogations toujours – jamais reformulées • des interrogations ou plutôt des interviews mordues de plus en plus profondément par le sang photographié des commencements • il arrive parfois que le silence d'odradek se tisse en quelque sorte en lui-même – en s'enchevêtrant plus touffu que jamais dans le tohu-bohu d'un labyrinthe

inextricable • j'entrevois alors sur la crête vaginale des horizons érogènes – dans l'épaisseur orange des crépuscules – deux-trois *peritios* volant esseulés comme des lignes fantomatiques traversant l'écran d'un ordinateur – et je lis en eux moult sourire – voici, étranges et persistantes migraines, six *peritios* me sourient, paraît-il • *odradek* s'estompe alors lentement – et je m'estompe avec lui – et nous sommes – et l'un et l'autre – une plaisanterie du néant – rien de plus – du néant trop mélancolique pour comprendre, sans s'en jouer, sa propre solitude – hémorragie de la solitude telle une mort éternelle des immortels • il m'arrive de me retrouver – entraîné par les gobelins de mes méditations – ou peut-être enlevé dans un tourbillon quantique par les déplacements fulgurants d'*odradek* – sur les marches d'une maison en bois où je n'ai jamais habité • devant moi – avec les filaments pendants – collé au bois fibreux de l'escalier tel un œil en laine – méduse silencieuse échouée sur le rivage de son ubiquité infinie – *odradek* m'attend ou peut-être attend-il une question que je me suis posée et que je lui ai posée – sans oser recevoir la réponse que me donne toujours sa solitude quelque part inutile • *peut-il mourir, odradek ?* – c'est comme si je demandais si le néant pourrait mourir • et pourtant, aussi absurde soit-il, je ne peux m'empêcher de me demander – *peut-il mourir, le néant ?* • inversement – mais peut-être pas tout à fait inversement – pourrais-je penser le néant, immortel ? • et d'ailleurs l'immortalité ne comprend-elle pas la mortalité avec le signe moins = – mortalité ? • est-il le néant moins ou plus mortel : ± mortel ? • le néant, à savoir *odradek* • mais peut-être *odradek* n'est pas le néant lui-même mais une sorte de seuil – une sorte de nœud – un sémaphore de l'éteignement • ou le néant lui-même est ce seuil vers le néant lui-même et alors à nouveau... •

apparemment rien ne semble plus inutile – ni plus dépourvu de sens qu'*odradek* • lui qui n'est peut-être ni être ni non-être – mais quelque chose d'absolument indéfinissable • sorte d'« oncle vania » plus métaphysique que littéraire • un animal métaphysique, peut-être, lui aussi • lui, qui n'a même pas de place

dans le monde – ailleurs qu'en mon cœur – dont le lient, dirait-on, les multiples filaments de l'échec qui l'a jeté dans le monde • est-il mon cœur, odradek ? • mon cœur comme une solitude tombée du soi – absolument sans but – sans sens – irrépétablement sans but – sans sens – irrémédiablement tombée du soi – du moi • mon cœur, une migraine – une absence méconnue – toujours à l'inutilité avec seul • et alors, peut-il mourir, le ± mortel odradek • ± mon cœur • peut-il mourir celui qui est sans avoir jamais existé – celui qui n'est pas – n'a vécu, en tout cas, jamais – mais existe pourtant toujours • nul but ne l'a souillé – ne l'a enfermé dans le cercueil précaire de l'existence – et lorsqu'il disparaît je réalise qu'il me fuit – moi, son dernier lien – son dernier sens commun avec ce monde qu'encore – pas encore – pas encore – je ne parviens à quitter • il disparaît comme s'il s'évaporait de moi-même – et il me revient pourtant toujours comme s'il ne pouvait quitter quelque chose que je suis ou que je signifie • moi l'inutile – le solitaire absolu des sourires – à travers l'étoilement, l'étoilement desquels – comme à travers des feuilles mortes – je traîne en riant mes pieds • le rire – le rire muet n'est-il pas d'ailleurs tout l'être de non-être d'odradek • et alors une autre idée me frappe – moi le dépourvu de cœur – moi qui ne suis qu'un cœur de migraine • « pourrait-il me survivre, odradek ? » – lui, qui n'a pas réellement de corps mais seulement l'espoir d'une apparence – une apparence d'attente qui peut se dissiper n'importe quand • lui, qui nous menace tous non de sa présence bénigne mais de sa terrible disparition – évanouissement définitif hors de l'illusion, l'identité et le temps • lui, qui me donnait souvent l'impression d'un instant gonflable qui aurait pu crever au plus léger choc – définitivement – pour toujours – en nous attirant avec lui dans les patries de son incertitude filamenteuse – où nous ne pourrions pas déposer nos pas lourds de tant d'intentions – buts – ambitions cachées – attentes frustrées – nos rictus grossiers – comme taillés à la scie – nos gueules explosées par la suffisance de l'incertitude – crispées d'une assurance vorace qui nous échappe toujours • et pourtant – malgré tout – malgré mes anxiétés irrationnelles et ma rage qui me tient place

d'amour – si l'amour peut être autre chose que rage – l'idée qu'odradek pourrait me survivre – que son œil laineux fixerait demain un autre depuis les marches en bois d'une maison fictive – m'est insupportable – insupportable • comment expliquer autrement cette asphyxie anxieuse qui me saisit chaque fois que je tâche de m'imaginer séparé d'odradek – mon démon familier – le démon gauche qui m'empêche d'adhérer – de réussir à adhérer à ce monde hors des filets duquel je glisse en permanence – déséquilibré par un tir secret qui pulvérise dès l'hypothèse tous les liens • et alors je me dis que la seule solution – le seul but de mon sens sans finalité – serait de *devenir* ou de comprendre que *je suis* odradek – et de m'attendre ainsi – avec les filaments pendants sur la marche fictive d'un escalier inexistant – infini car inexistant – en guettant comme en sommeil mes générations et en attendant – comme toute migraine – que je me réveille enfin – comme toute migraine...

albedo-nigredo

oui, mon visage est esprit – mon âme, néant – graal tout mon être • et une dernière neige se déployant étrangère – un ultime écorchement coruscant – engendrant avec sa brillance imprononçable des éclats d’aveugles translucides en extase de gondoles d’opium • et tant de rayons lunatiques – des ailes de cheveux défaits – blanchissant – blanchissant – et tant de brumes désespérées de la solitude me pilotant à l’obscur vers soi de non-soi • et moi – me retrouvant – et m’aliénant – étant et n’étant pas toutes ces sentes incessantes ainsi que le néant qui les vomit • oui, moi – non-moi, le profond – le nitescent – m’accueillant éternellement et m’attendant en appels de rejets • moi – la Mère de silence – l’ultime masque d’aven du Père – moi, le Père – l’ultime masque de l’esseulement – en lequel je me reconnais – entre tant de méconnaissances – et dont je suis toujours revêtu – entre tant de dépouillements et d’exils • et le visage hypothétique de la Mère m’envahit avec des spasmes infinis – orgasme orgiastique dans un aionion de coïts conglomérés – m’étouffant sous des amas de hurlement – blanc silencieux • il me semblait que je rêvais *encore* et *encore* était mon rêve – et je me réveillais inondé de la soif enivrante du désir – qui m’annihilait – papillon abyssal – plongé dans le mésonge du vagin éternel • et pourtant avachi de naufrage sur les rives de désolation – de spasmodique verre noir – moi, miroir noir de la stérilité • seul je me suis oublié dans une décomposition indéfinie – en m’endormant d’endormissement – et en roulant de sommeil en sommeil • oui, je me noyais dans les geysers de révélation du lait d’où je jaillissais et en lequel je me perdais blanchi – en me trouvant – en me retrouvant • et voilà que seule surgit à ma rencontre la Mère éternelle dévêtue de ses mirages – brillant d’une vérité qui me brûlait et me nourrissait de ses seins • et seul je me mesurai à l’obscurité – et seul je me mesurai à la lumière • et seul je vins à ma rencontre enveloppé en dense – et en blanc – et en inconnaissable •

et les vagues de la brume – les avalanches hallucinantes de la vapeur – le labyrinthe organique de l’illusion – oui, l’océan de veines étrangères – voici qu’ils se retirent dans la réceptivité brutale de la transparence – et l’exile du mirage jette mon nombre dans l’abîme • et en s’inversant – tout seul il se multiplie – et l’invisible nous est plus éclatant quand il se dévoile en nous-mêmes et non en un autre – comme si en nous traversant nous nous dépouillions d’images et de miroirs – la transcendance catoptrique nous dévoilant insaisissablement l’original • et le bloc pur des pics caressés par des abysses infinis – obnubilés d’une neige insondable – nous fait communier aux rayons seulement – non au soleil caché • (un rayon spirituel est une fissure d’éveil dans le cauchemar du monde – une voix dans les opacités de la ténèbre) • car le blanc recherché n’est jamais *cela* – le noir non plus – mais seulement leur tendance ambivalente • et notre œil profond – tel un crépuscule de l’abîme – engendre non un regard aveugle mais un autre – un œil toujours plus blanc • et le voile glisse dans le visage et le visage dans le voile – telles les narines asphyxiées extatiquement par un cri de blanchiment • un blanc tellement néant nous envahit avec soyeuse approche de soi – et des nourrissons naissent d’autres nourrissons dans la mort de l’ombre • oui, à peine né le nourrisson est la coquille d’une naissance infinie qui se renverse dans le vide • alors que la quête toute entière se déverse sur les pentes de la découverte – colère d’électricité blanche blanchissant sa neige dans les stupéfactions de l’aveuglement • et les éclairs en pente labyrinthique des sentiers fouillant des égarements intensifiés par l’atteinte – dans la soif ectoplasmique des miroirs éteints et rallumés par l’aven • et encore, lorsque tous les geysers des firmes lumineuses de toutes les mégapoles mono-schizophrènes réunies en une obsession unique vomissent leur lave évanescence – douloureusement impermanente • en dévoilant au tréfonds des gangrènes d’ombre – les déluges de blanc • les flots blanchis – aveuglés – du blanc blanchissant • déalbation sortant toujours de soi et quittant telle une coquille sombre sa lumière – paralysée de nouvelles naissances de connaissance – brillance aux éternités

toujours plus fraîches humiliant l'ouvert qui se referme aliéné
derrière elle •

nulle part – comme l'amnésie – nous appelle toujours depuis
l'autre bout du chemin qui se défile à nos regards • et les caillots
de nombre de la bête nous ombragent sur le seuil de
l'annihilation • et le miroir noir nous remplit de tunnels
moribonds – comme si le râle suprême de l'agonie de tous les
ordinateurs fouettait nos apparences mécaniques – l'intellect des
grincements succombant • et nous oublions nos propres cendres
en nous éloignant – l'ombre des incendies s'éteint telle une gaze
d'étincelles • et dans la cataracte des portes blanches pénètrent,
en écume, les pupilles des clefs • et en des orgues orgasmiques
s'affaissent les vagins tels des geysers de fulgurations infinies •
en éjaculant des rideaux de neigées renversées en ascensions
effrénées – des papillons abyssaux d'aurore boréale – oui, des
torrents bestiaux de corolles électromagnétiques • et les cris des
trêves blanches cueillent dans la barque tétanisée les âmes
intimidées à mort de la quête • et le fantôme enseveli dans la
neige nous appelle avec des gémissements d'échos tel un oiseau
d'anamnèse à jamais perdu • comme crie le blanc seulement –
son nul regard tourné vers les pupilles terrorisées des clefs • et
comme il soulève en tas les gerbes gigantesques de ses cils –
inondant notre image d'inverse • et pourtant quelque chose
s'assombrit toujours dans le noyau du blanc • le pilote noir des
cadrans fous frissonne – à travers la neigée du temps – ses
menaces • les nuées des archipels d'obscurité déclenchent
subitement une invasion de lettres – reprogrammant en sphinx les
énigmes des abîmes • sorti du moi – mais non encore du soi – je
scintille dans le vide des miroirs – cherchant un rivage – socle
pour une aphrodite noire – coagulée peut-être d'une autre, plus
abyssale écume • les yeux – de qui – les nôtres – les miens –
s'avancent en barque ainsi qu'un graal plein d'un sang sauvé des
regards • et le miroir dont les images glissent dans les ténèbres
projette les volées de vide du blanc vers les volées de profondeur
de l'ombre • tombeaux flottants des regards • et la brume,

étrangère fourrure blanche – soyeuse de livide – plumage de l’air, plus cadavérique que les énigmes ectoplasmiques du blême • d’immenses textes muets avançant leurs vagues d’occlus – sombres écumes de signes du chaos • et me voici filtrant de la ténèbre limpide par-dessus les paquets d’énergie âpre du corps • le silence m’entoure de vitrines – tel un fauve au verre rutilant toujours plus désespéré – au désespoir toujours plus désaccordé • la routine rutilante des crépuscules brisée dans la poussière brumeuse du chemin • le jardin zéro-zoologique où avec toute ma nausée je suis captif • on dirait qu’une étincelle géante a uni l’abysse à la crête des silences célestes d’où moi-même je glisse dans l’enlacement d’une neige inversée • les eaux déployaient au-delà du commencement et de la fin leur souveraineté crépusculaire • phare étranger – parlant en d’autres rais – j’atteins avec le lointain caché, les lointains extra-visibles • sous des tombées d’oubli, le profond inondé des averses de plus en plus sombres du blanc – vivant en moi sa neige nébuleuse de lune pulvérisée • les secondes lentes telles des ombres de doigts titanesques montrent sans cesse les lèvres obscures par lesquelles l’espace vomit les cataractes de l’altérité paradoxale du temps arrêté • l’océan en flammes a appelé de ses labyrinthes uraniens une colossale stalactite de cendres • des utérus d’étoiles embrument mes yeux – coupes chantant autour des sphères célestes • ... oh, gouttait en elles le sang de tous les chemins accumulés par les millénaires des métempsychoses – les pâleurs obscures de colère des destinées • et comme un miroir noir brisé en des fenêtres labyrinthiques – les cataractes du blanc montrent simultanément – telle une calvitie transcendante – leurs origines béantes • les migraines des crevasses tortueuses à travers lesquelles se laissent percevoir les lumières de l’imaginaire et les mirages troubles, tubulaires du chaos • hécatonchires aux corps de tourbillons et aux visages de vent syllabique – cueillant dans les méandres multipliés des mains et lendemains – les avens tels des fruits • et ruinant en des érections fantastiques les architectures saugrenues des souffles – treillis de caillots pré-temporels – atemporels – hideux de fascinante beauté • aux tours

babyloniennes pareilles à des lettres suintant l'étrange et aux pyramides hypnotisant d'hybris les regards perplexes des dieux – sculptant à l'orgasme d'horreur leur insomniaque sérénité • des typhons cycloniques secrètent de fabuleux reptiles de ténèbres parmi les hémorroïdes de la rébellion – barbouillés des pestilences de la scatologie eschatologique – de tartare et de dragons spermatiques • profonds d'extase légal tels les terriers de quelques vespasiennes du chaos • ils égorgent par la terreur les dieux comme des ailes déconstruites par les volées siamoises de la douleur • ouranos tourmentant dans l'océan ses ciels – avec le rugissement primordial de ses testicules incandescents • et creusant dans la laitance du brouillard les obsessions monoschizophrènes de l'abîme... • car – chose étrange – bien que l'architecture de ces cités hallucinatoires d'horreur et de brume flotte – elle semble néanmoins engloutie – et le labyrinthe cherche des clefs pour ses portails oniriques tels des horloges aux heures des délires arrêtées • je bois du crépuscule et des rêves et le jaune des horizons fanés – mes parois pleurent des ombres et du noir de miroirs • funeste est le livide de l'océan – signalisant avec ses éclairs cérébraux et froids la proximité d'une dissemblance tellement semblable • le pilote noir n'était jamais arrivé plus près – en jouant au-dessus de moi de ses ailes ténébreuses de lettres • dilacérée de douleur dans son noyau est l'errante maudite – la planète de nausée – souffrance de l'enfer perdu • je suis un fantôme aux antennes télépathiques extensibles • je suis isolement et soif d'esseulement – insularité d'insuline et fureur de cyborg • mon dedans – le vôtre – est une prédiction inénarrable sur laquelle le sourire surfe telle une feuille – nef ou nymphe à la métamorphose indéfiniment suspendue • oui, nous

– moi – le multiple voué à la solitude • et nous nous rattrapons enfin avec tout ce que nous avons perdu • et huit – et neuf – et douze roulent à côté de nous – roulent à côté de moi – et les îles pareilles à des radeaux d'air – ou un aveuglement de neigée – oui, la neigée dense, patiente du labyrinthe – et vivant – et mort • et

nous sommes les îles – et les îles sont désert – et les îles sont brouillard aveuglant – neigée et cataracte blanche de cendres • et les îles sont en nous et dans notre délire tels des noyaux secrets – telles des sectes – dans le silence qui nous entoure comme le malheur d’un aigle incendié • et nous secouons la neigée de la peur dans le pilote noir dont avec réticente terreur nous nous éloignons • nous errons parmi des planètes d’îles – des isolements d’amnésie et anesthésie – des seuils explorés de nous-mêmes – bien au-delà de nous-mêmes • et nous rattrapons notre dépassement – et notre dépaysement – et notre égarement – avec tout ce que nous avons oublié et perdu • et les nombres roulent à côté de nous – à côté de moi – des noyaux pleins de lettres – et les îles, oui, tels des radeaux d’air • cécité de neigée – la neigée dense, patiente du labyrinthe – pareille à une armée magnétisée par le siège • combien lourde de ressouvenance – d’étrangère révélation – est la brume d’amnésie des silhouettes par lesquelles le passé tend vers nous ses bras fluorescents • tant de milliers de milliards de bras et de têtes – membres de l’hydre nébuleuse qui enlace – avec tout ce qui n’a pu être – ce qui est impossible • les sentiers du néant taillés en tranches par la nuit • fantômes de syllabes à la narration extensible ainsi qu’un hurlement dissipant son halo en bâillon • saturne de la glace de tous les cauchemars – nuage toxique de stérilité multipliée par le big-bang • comment peut-elle, cette charybde de tous les camps de concentration possibles, vomir et perdre autant de labyrinthe – et autant de cadavres déployant leur chlamyde de souffrance • la haine mirobolante telle une carte des trésors • la brume obscure de tous les fantômes inévitables guidés à travers l’enfer perdu par le pilote noir • et d’autres îles de neige sèche et de sélénaire ressouvenance humide se coagulent sous notre regard – miracles récurrents des migraines, elles, les métamorphoses de l’inconscient • les jours passent à côté de moi / à côté de nous – à travers moi / à travers nous – étranges paquebots d’indifférence – expédiés vers le sud – vers le nord • et par des éloignements mystérieux traversant le désert dont nous sommes assoiffés – abusés • oh, oui ! toujours vidés • et le temps s’écoule par nos

pores – invraisemblable sueur de secondes • nous pendons à nous-mêmes telles des larmes d’uranium – des larmes de plomb aux rencontres d’or • et il n’est pas resté en nous assez d’hadès pour nous mesurer, ainsi qu’un thermomètre, le froid absolu • des îles de signes – des bio-signes structurés en bio-mythes – surgissent toujours sur la voie de notre entente et nous rejettent dans nos voiles – nus comme des araignées de sagesse • proche de la magie est ce vide noir par où je sombre avec le moi en nous – comme si j’étais le cauchemar qui gonfle les voiles de tant de navires de sommeils • et nous sommes deux – trois – huit – neuf – ou dix-neuf – ou vingt-neuf – selon la manière dont nous multiplient les vibrations de la terreur polaire qui nous respire • ou nous inspire • épuisés, nous nous écroulons dans l’abîme que les lettres du naufrage appellent sagesse – nous, les sangsues de la sagesse • et j’erre perdu parmi tes hurlements nébuleux, solitude – ta neige sèche cache en nous la voix et les méandres du labyrinthe • oui, des îles de neige sèche se coagulent sous notre regard – des îles que nous traversons à l’ouïe aveuglée • dépilés de migraines et de l’âge • nous marchons en éparpillant nos miroirs et nos ombres et nous planons dans notre tétanisée respiration • une brillance insupportable paralyse du regard nos poumons pensants • splendide est l’éteignement des chemins au-delà du crépuscule • et le verbe est irréversible passage entre temps et silence • la soif de derrière les rideaux de la mort – des explorateurs perdus dans le pèlerinage de l’immense – au cerveau cristallin d’éveil • les écrans d’écho de l’obscurité – le doute – oui, le double sauvage seulement – nourrissant la métempsychose absolue de l’expulsion de soi-même •

la nuit pleut de la mort dans les flots du vent • et le désespoir accroche aux ténèbres et aux ombres la dissolution de l’image – les vortex soyeux de la disparition bleuissent de mésonges les tapis des pas • les îles passent à travers nous en s’épelant avec délire d’insomnie • une insomnie qui nous écorche de toutes les apparences – en nous rejetant toujours – oui, en nous avortant – autres pareils éveillés – sur le rivage en érection du naufrage •

nous traversons les îles ainsi qu'un orgasme à travers un caillot de neige – racontant avec chaque flocon son passé de ravage • la terre aliénée fourmillant des milliers de milliards de larves vouées par le multiple à l'annihilation • oui, je passe à travers les îles comme à travers un caillot de neige – ma barque fend cette substance poreuse que je respire – écran de ressouvenance • et je la mange – je la bois – crépuscule toxique où se noient mes nuées • comme si je traversais d'immenses îles de manne et de camphre • à travers elles, incontinent, une voix me parle – et une écriture incompréhensible vomit sa procession le long des tunnels délirants de mes yeux • **toi**, privilège buberien de la révélation qui nous éteins avec ta fureur incomprise – qui craches sur notre ébahissement, sibérienne, ta folie • qui jettes sur nous comme des malédictions la vengeance de tes révélations inextinguibles • tu veux éteindre en nous la quête démente avec des souffles de vérité • la furie de tes poussières nous renvoie au visage la pierre de terreur et les aboiements vifs de l'abysse • nos noms neigent leur disparition et le soleil est sang, et voix irradiante, et papier • et nous errons perdus parmi les hurlements nuageux de ta voix de solitude • les îles passent à travers nous pareilles à un délire d'insomnie – une insomnie qui nous écorche de toutes les apparences en nous rejetant toujours – oui, en nous avortant – autrement éveillés – sur le rivage étranger du naufrage • bidimensionnellement profond est le monde de l'écran – et anonyme – et amnésique • dans ses cristaux liquides la naissance est un enfer perdu du désespoir – la mélancolie, un radeau de flocons fondant en aveuglant cri d'orgasme • nébuleuse des aionions d'individus qui deviennent des fantômes non en mourant mais en naissant seulement • horreur d'un gris d'effilochement tel le délire du dépouillement de brumes de l'être •

mais voici – le délire du sommeil isole mon cerveau – et dans les ténèbres mon cerveau noir illumine tel un phare mélancolique de veille • diamant vivant – libéré de la paupière rhinocéreuse du cortex • la neige noire des dés inonde mes pas – et je m'avance

à travers une aliénation de gageures qui libère des marches mon esprit et pourtant noue mon ombre • oh ! le pilote noir est la bête – le *therion* – la tiare – et le roi-paupière des guerriers, qui focalise sur la bestiole qui est en moi – comme à travers une loupe mystérieuse aux crocs – sa lettre de ténèbre • au-delà de lui – le néant tel un œil hyper-coruscant – d'un éclat insupportable – insoutenable – œil armuré de cécité – me versant par annihilation la lave de cristal • et le grondement de notre éveil muet • ou peut-être le voile – la volée de blanc du sommeil qui anéantit la veille relative de l'extérieur et rend l'intérieur méconnaissable • banquise embrassant de néant sa fonte instantanée • la fonte lente de ses rideaux de géants • je passe par une immense clepsydre ouverte entre ciel et terre – axe des mondes évanescents • oh ! le temps oppresse avec neutre et terne mon brouillard • et avec mal banal et satan absolu • (ah ! quel est le monde – mais est-il seulement possible – où banal serait le bien et le bonheur, l'absolu...) • être le maître unique de ma solitude – libre en elle et intangible – voici ce que toujours j'ai souhaité • le pilote noir me hante – plane au-dedans de moi tel un passé enduit d'obscur • le fantôme des îles – noires ou blanches – floconnant blanches et noires tel un délire à rayures – abysses blancs et avens noirs • *albedo* et *nigredo* simultanément mais non concomitamment – flottent au travers de ma voie comme une trajectoire à l'impossible étincelant d'obstacles • car uniquement la voie de l'impossible porte en elle l'étincellement de la vérité • huit ou neuf ou douze – les nombres fondent hyalins dans mon regard • toujours un et le même écran carbonculaire d'incertain indiscernablement identique • et – oui ! – des guerriers sombres dansent autour de la bête-fauve de ténèbre • entrent et sortent – oui, en dansant ils traversent une tente obscure faite d'eux-mêmes • ils passent à travers son corps accueillant et enfoncent leurs dents noires dans sa chair nocturne tels des guépards qui s'abreuveraient uniquement de nuits • et ils sont comme des silences d'abysse vampirisant l'obscur – des momies béantes de mésonge au sarcophage creusé en l'instant • mais peut-être des reptiles étrangers hantent les écailles de lettres du miroir • et le

rêve gèle son absence de migraine dans leur sang froid • titans
tétanisés par la bête à la tiare obscure, ils s'endorment dans la
carapace du serein de venin • car la chair est un voile mystérieux
et labyrinthique où le songe dépose monstrueuse sa laitance •

aux veines de plus en plus pleines de sommeil nous nous
inclinons peu à peu vers nous-mêmes • peints telles des images
de taciturne et apathique • nous semblons entrer en glissant dans
la densité destinale du rêve – avec sa veille neuronale et maligne •
nous nous endormons dans la neigée de malaria des
métamorphoses – souvenir lointain d'un autre éveil – le blanc
nous inondant de rêves la texture • et nous nous taisons en blanc
– en nous effilant en écran de fumée • et nous ouvrons les yeux
vers le trouble d'un océan couvert d'une fourrure blanche et
soyeuse – comme si la mort elle-même se présentait à nous
somp tueuse en sa chlamyde, en souriant – et nous pénètre par
les yeux en même temps que l'océan sur lequel nous flottons –
revêtus de notre effilure de signes • nous nous élevons toujours
vers une éclipse qui grandit en nous sa migraine d'absences • et
nous tombons en congères de cendres blanches qui s'écoulent
d'un incendie invisible du ciel • les lèvres d'une cataracte muette
nous absorbent – et le sud abyssal nous accueille avec le blanc de
ses infinies nébuleuses telles des hallucinations du nacre dont
nous sortons • si l'orgasme lui-même était une substance ou du
moins un fantôme visible tel le mirage ectoplasmique d'un
médium en transe – émerveillement souillé qui nous caresse le
cerveau avec ses velours troubles – il ressemblerait pour sûr à ces
orgues orgiastiques d'écume infinie dont l'océan semble neiger à
l'envers le ciel qui le lèche avec les rouleaux d'un écroulement
sans fin •

tsalal

immobile dans l'incandescence de cristal – escargot, je porte sur mon dos le labyrinthe des ralentissements • les mots fondent entre mes lèvres, pareils à des larmes de fer • le voile mystérieux de la chair transforme en brume incandescente son labyrinthe – incolore tel que l'air, il respire une fraîcheur bleue – en changeant les syllabes de mon corps en textures d'écran • la migraine, alors, m'emplit de transparence – et le sang, mercure rouge, sourit de silence thanatique • la mélancolie est le vide du pharaon soûl de néant tel un vampire télépathe au crépuscule • ou peut-être pareil au prophète enivré du rouge de la mer • la lévitation et l'invisibilité sont de la nature de la nuit • l'incandescence obscure et le blanc polaire forment un cobra hypnotique maculé en huit par les présences de l'infini • même l'être mystérieux qui semble nous regarder du blanc cadavéreux de sa fourrure électrique et soyeuse – de l'écarlate coralien de ses crocs et griffes frissonnant de chaleur – nous fascine non avec l'angoisse de son regard toujours plus effilé où brillent incrustés ses yeux minuscules et rouges – mais avec le froid d'une incessante immersion • mort il nous apparaît alors – et morts nous nous apparaissions à nous-mêmes – mais nous réalisons maintenant que la mort est sa sémiotique – son amniotique – vie • car fauve de neige labyrinthique nous sommes et avec miroir cadavérique nous nous accueillons – ainsi qu'une prédiction sur l'eau transpercée des veines de l'orgasme océanique • à nouveau la sensation étrange de poursuite cryptée • le pilote obscur nous guide, en nous pourchassant parmi les glissements en fuite de limites de plus en plus élastiques • l'eau marine nous recouvre de densités oniriques – le brouillard doublé de sommeil se faufile hors de nous • les échos me caressent – le cerveau est le parfum le plus enivrant des fleurs – ou leur supercorolle étrange • le cerveau ou peut-être la pensée – la fragrance des labyrinthiques jardins neuronaux • nous ne pouvons nous réveiller du cauchemar qu'en un cauchemar encore plus riche en pétales – marches-pétales – trans-

pétales vampiriques – succubiques – et ubiquement incubiques •
et le pénis-scolopendre aux milliards de pattes venimeuses sous
des incendies translucides • nous emplit le cerveau du cristal qui
sommeille tel un œil polyédrique d’abeille s’éveillant sous nos
neurones paresseux • un inquisiteur occulte nous condamne au
bûcher dans les grottes des corps en métal rouge • et une étoile
porte en nous son poison fulgurant de cobra supra-électrique •
mon cerveau se dépouille par le dedans et par le dehors sous la
pluie fibreuse filamenteuse des empreintes effilées • et une odeur
compliquée de labyrinthe paralyse de bleu notre ange électrique •
il a les os ténus comme en fil de fer et des ailes d’indestructibles
aigrettes semées dans les vents • sa chair de sable invisible
anéantit les secondes des cités • et dans ses doigts de pianiste se
cache une énigme thanatique • son épiderme est de sperme et
remplit les femmes qu’il touche du remords torturant des voluptés
agoniques – qui les souille avec les vacillements catoptriques des
putréfactions accélérées • elles s’endorment ainsi dans un
labyrinthe de torture – contemplées par un démon vert dans les
yeux duquel elles voguent racontées par une mort insoutenable •
... et encore, cette sensation étrange, obsessionnelle de poursuite
cryptée • plus étrange pourtant – le spasme de lumière se figeant
tel un ange mort • ou un cœur de lueur qui ralentit subitement ses
battements – indépendamment de l’avalement de quelque
bétabloquant • ou peut-être les arrêterait-il complètement – en
s’enfonçant lentement dans l’éclat • une neige-cendre écoulée du
ciel passe à travers nous comme par un tamis d’air • oui, en nous
polluant le cerveau et le corps entier avec les résidus de quelque
combustion abyssale – anti-astrale • la neige continue des
secondes miroitées efface nos silhouettes sur les eaux • dents
noires – dents rouges – dents blanches • l’horreur du blanc des
autochtones des ténèbres avec leur mastication noire sous
d’obscurs tunnels oculaires • les signes inscrits – les veines de
l’océan – velours au triple fil de solitude étanche – isolé-
aléatoire •

oh, la mer pareille à un pénis vert à l'ébriété translucide • dans ses tréfonds se stratifie l'enfer orchidéen du vagin en pierre de vagues – avec son odeur étrange de baleine plongée dans la jungle d'avalanche sauvage égarée • de ses ténèbres d'illusion et de mort se hallucine non le néant de vérité, mais le rien de mensonge avec son étreinte fatidique – méphitique – qui nous dépouille jusqu'au squelette de vanité, obésité et hasard • ce vagin, qui n'est qu'un pénis creux plein d'obscur et de vampirisant passage vers nulle part • sa grotte ne t'accueille pas mais te repousse avec des miroirs – son tunnel rembourré de ténèbres érogènes est le repaire de l'orgasme ligoté – la chimère terrifiante des avens qui se coagule en hallucination de cobra – de scorpion et de scolopendre – diluée par des nuits à l'immense horreur sans forme •

... et j'entrevois maintenant toujours plus intensément à travers le recto du réel le verso d'effrangement des rêves • le gris des vapeurs hautes semble glisser dans mes veines – et un sang pâteux me remplit des lointains de sensations ouateuses • une chaleur en même temps ophidienne et onirique s'enroule sur mon corps mystique nu – et les veines blanches recouvrent de plus en plus les veines rouges et noires – pareilles à des prédictions encore incertaines • car *quelque chose* se raconte – *quelque chose* se présage dans l'organisme labyrinthique de l'océan qui pense avec mirage et dévoilement notre régression • oui, nous flottons non sur l'eau mais sur le sang soyeux du commencement de la fin – parcouru par des éclairs secrets tels des messages chiffrés • un être obscur – un pilote noir nous abandonne et nous accompagne toujours – même dans les cœurs et heurs fantomatiques du blanc • une obscurité fine comme l'ombre d'un léviathan monstrueux dont nous n'arrivons pas à sortir – en l'écartant seulement de nous, progressivement, telle une conférence brumeuse • oui, poileuse de buée • l'océan s'écrie de sang blanc et je réalise subitement que le mur de brouillard au-dessus de l'océan est toujours l'océan – vertical presque plus qu'horizontal – énigmatique ainsi qu'une écriture non encore déchiffrée • sa pensée mystérieuse approfondie d'invisible qui nous entoure telle

une intention en suspension – signe et guide • les mêmes spasmes lumineux d'ancien ermite solaire traversent l'organisme aquatique et les caillots brumeux de l'air – pleins de tant de fantômes blancs • comme si nous-mêmes en fantasmant nous nous embrumions – en nous diluant dans les fantasmagories ectoplasmiques qui surgissent devant nous • oui, devant notre fantôme, cet écran élastique en retrait dont nous n'arrivons pas à sortir • l'harmonie de déchirure de la douleur avec toutes ces paupières accolées • avec toutes ces souffrances décollées telles des barques du suicide • je me blanchis de tout ce qui me fait mal et me désinvente comme en clignant de mes paupières d'avalanches • je ne peux accepter aucune femme qui décevrait ma solitude • aucune femme qui tenterait mon espérance avec les filets démoniaques du pardon • splendidement nous avons gagné notre défaite, hantés par le néant • l'énergie comme un sang qui nous quitte – l'esprit, en somme, qui est la nitescence ininterrompue de l'éteint • la clef de lumière solidifiée du néant • et à nouveau la brume des migraines à travers les antennes des yeux – terrain vague planté de seringues • elles poussent en m'injectant du blanc dans l'absence tel un éveil coloré de rêves inimaginables – aurore onirique du chaos • *dégoût d'égouts* • le livide se répand de l'obstacle dans l'eau en figeant l'avancée de mon retrait • je me retrouve dans ce désert comme dans un miroir d'absence • j'entre dans une sortie onirique tel un arbre de cueillettes noires – aux portes de racines pareilles à des rayons ralentis • les spasmes des vapeurs se reflètent ainsi dans les spasmes labyrinthiques de l'océan – l'orgasme se pétrifiant en profondeurs • on dirait que des paroles étouffées par des bâillons invisibles s'efforcent à creuser dans les eaux leurs syllabes muettes • oui, muettes mouettes du rêve • étrangement se coagule en noir le blanc du mystère – le rêve qui inonde les migraines des sens • il s'imprime sur les visages comme dans une cire onirique – une science inexplicable se réfugiant dans le *quoi* et le *qui* des autres • quelque part – quelque fois – un seuil nouveau au-delà du tunnel monotone de cette pâleur lugubre • telle une page de plus en plus fine, la conscience se vidant des lettres des

souvenirs • et j'entrevois toujours plus souvent à travers le recto du « réel » le verso des rêves • au bout de moi-même à travers moi-même – au bout des échos et de toutes les syllabes – au bout de tous les sens offerts par le masque et la mort • ultime balle avec laquelle je griffe les dernières lettres • ou peut-être, une rafale d'éclipses successives • je me décompose en rouille et clous et résilles de putréfactions léthargiques – je ramasse à la pelle dans la poussière du chemin le rien encore oublié • l'agonie fulgurante telle la résine de la rétine dont je suis captif – pierre grise et lisse étrangement dépouillée de tous les noms • une poêle remplie d'huile où l'on fait encore frire des allumettes – tout ce qui est impossible à côté de tout ce qui est inutile • qu'est-il resté encore de cet enfer des incompatibles dont je parcours les déserts à la dérive • camp d'extermination des secondes où tout l'avenir est déjà du passé – un rien utopique • l'hiéroglyphe du mystère est le tympan avec lequel nous nous entendons nous-mêmes – en repensant constamment notre incompréhension • sortant du noir – muets de blanc dans le moult blanc de la glace • et moi, déjà abandonné dans le noir comme une barrière à la flèche inversée • abandonné toujours en des pâleurs de neige terne de migraines • glissant, oui, m'estompant dans la buée d'une somnolence rugueuse • d'une élasticité granuleuse à l'écran en berne • je me répand en vague-de-moi tel un essaim de fragrances blanchies • un peu grisâtres au début – amincies en des rais de lumière – en des spasmes prolongés de nitescence impossible – oui, en frissons de plus en plus intenses – comme la malaria d'une aurore boréale • où somnambules nous disparaissions au-dessus d'un océan velouté d'ombre liquide – labyrinthe vivant de couloirs rouges et noirs – laboratoire de cristal à de nombreuses éprouvettes bicolores – ou peut-être un organisme orgasmique potable aux veines parallèles – éternellement incommunicantes • solitudes aliénées de stérile procréation •

et de nouveau – c'est comme si nous sortions encore et toujours d'une unique bête noire – d'un tunnel ébahi tel un fauve macabre et noir • d'une obscurité pleine de perfidie maligne – tellement

insaisissable • cauchemar aux visages multiples qui nous accueille avec les sourires féroces – stéréotypes – de quelques tribus sauvages – de quelques êtres drapés de peaux noires et calculs obscurs – pour jeter de suite leurs masques tels des calices de fausseté • les dés d'un destin pipé • ils disparaissent – feuilles d'ombres – en m'enveloppant d'une nuit opaque inimaginablement horrible – mur lugubrement blanc • brouillard de migraine à travers les antennes des yeux • le pilote noir est notre clone profond – caillot d'obscur modelé par les tréfonds inconscients du mésonge • à l'instar des dieux abyssaux – béats d'aven – échos monstrueux de nulle voix – images hideuses d'un chaos d'illumière • ils vous envahissent ainsi qu'une avalanche de panique – en enfonçant, en une quête sacralement obscure, l'invisible aux griffes incolores • leur volant tordu tel un revolver onirique vous remplace la pensée par une amnésie dupliquée – en travestissant en malarias de désirs neigés, l'incompatible • ils vous revêtent ruisselants telle une autre épiderme, liquide – en camouflant sous l'apparence du sens et de la vie leurs scolopendres chimériques – surtout la scolopendre-mère, toute de mensonge et de venin • oui, le monde où morts vous vous hallucinez • danse de fantôme sous les capuches du hasard d'ombre • bizarre migraine du dé • et maintenant enfin *tsalal* – l'île d'insuline des ténèbres sauvages creusées dans la vengeance • à la poussière des secondes mortes telles des encres létales • **huit** îles des marches ou peut-être **neuf** – prison de l'individu de ténèbres de la neigée noire duquel nous nous efforçons toujours de sortir • sans pouvoir deviner avec les bouts de nos doigts la porte du granite de l'ignorance • une carte étrange de l'archipel de mésonge – en nous ou en lui – clef d'empreinte ou labyrinthe • comme un autoportrait de la captivité aux barreaux dans les lettres • signe ou double flèche vers moi et vers soi • des plumes de paon caressent le tréfond tels des flocons galactiques dans le vide • signe de noir et de blanc – éloignement à l'écroulement nocturne et rapprochement à travers les rideaux de sperme de nulle part • sud éclatant au nord obscur renversant son obstacle en indice et l'indice, en chemin enténébré • aimant

pour des cauchemars cosmiques et des tréfonds imprévisibles – l'appel du recherché • car l'appel de l'élus ne s'envoie pas ailleurs mais s'appelle lui-même à l'infini avec l'infini • en sortant du tunnel du moi – et des incessants couloirs des autres – au noyau du soi • *personne* n'est appelé dehors par personne – lui, le souverain de l'apocalypse – et les vocations sont les échos déformés d'aucun appel • tout comme les fantasmagories du désir • nous entendons toujours autre chose en nous adressant l'appel qui oncques ne nous appelle – l'appel qui n'a que faire de notre réponse • et pourtant dans les empires du vide il n'existe pas de plus énorme aimant que celui-ci • migraine est le mystère qui retire de sous la compréhension ses abysses • peut-être parce que tu es incapable de le reconnaître dans la béance du danger • le noir irrespirable de l'air assombri d'un avril de lettres • les ultimes spasmes du bio-hiéroglyphe – nœud obscur de convulsions symbiotiquement symboliques • l'œil en soi des vides dilatant les essaims immondes de ses pupilles • comme la faim étrangère des miroirs à lueur sombre – des miroirs pareils à des voix à la mélodie mélancoliquement lustrée par la profondeur insoupçonnée du crépuscule •

la chimère apocalyptique

oui, voici la fin pleine de vide nirvanique de la page • la première plaie qui, selon le mythe biblique, a frappé le cœur obstiné de l'Égypte a été la transformation du Nil en un fleuve de sang • mais si le vouloir du démiurge pouvait changer les ondes en hémoglobine corrompue – en sang pestilentiel et polluant – un bien plus étrange et effrayant miracle est celui d'une eau intrinsèquement animale – organisme vivant bien que potable • substance dense et même visqueuse telle une gomme arabique vaguement diluée – étincelante telle une aurore boréale liquide – pourpre catoptrique soyeuse – non parcourue mais composée de veines distinctes – ainsi qu'un labyrinthe vivant de couloirs parallèles incommunicants • traversé transversalement par la lame du couteau – le labyrinthe multicolore – pareil à un arbre de velours ruisselant avec toutes les sèves visibles – refait immédiatement sa cohérence textuelle • mais séparées longitudinalement, deux veines tardent à retrouver à nouveau leur cohésion initiale • les érudits ont contemplé longuement cette eau de lettres – accessible seulement par la lecture • et si les supputations de certains sont allées plus ou moins dans le sens d'une substance organique comme le sang ou le lait – les suspicions des autres, renforcées par l'étrange de ce qui suit, se sont orientées plutôt en direction d'une sorte d'être-texte – bio-signe sodomite de bio-mythe • et un empileur de syllabes aux yeux égarés par les « mille et une nuits » – et autres cauchemars d'histoires tel celui, océanique, de Somadeva – s'est évertué à lire dans l'onde une eau de contes – où chaque veine portait la sève distincte et immiscible d'un récit infini – en promenant sous l'automne d'un crépuscule éternel ses prédictions illimitées • sans fenêtres et pourtant paralysé de solitude – trop minuscule – marchant parmi des lettres colossales comme perdu dans un labyrinthe de l'incompréhensible • traversant le déluge sacré de l'obscur – survivant dans l'abîme sans pouvoir comprendre son salut de signes • guidé par des ombres impalpables à travers la

matrice des miroirs noirs • dont les lèvres font geler toute image • sans reconnaître sa migraine au tréfonds imaginaire du néant – et en embrassant toujours une autre pour se sauver de la précédente • en se frayant un chemin de chimères dans le gouffre des échos – et en dessinant toujours d'autres mutismes pour perdre, comme en les piégeant, ses propres pas • il s'avance – en se remplissant de chute – sans entendre l'appel bienveillant du tréfonds – qui décline sa forme telle une marche du sens • croyant seulement au hasard – à savoir dans le squelette de dé de la providence – sans se sentir embrasser avec entendement par la profondeur vive où tels des poissons nagent les bio-symboles • car le minotaure le plus terrible des avens est l'absence à travers laquelle tu te promènes • le fantôme hyalin de la révélation – monstre seulement par désespoir – se vengeant de l'obstination du refus • la marche du regard rassemble comme une somme aléatoire les noms de la créature ténébreuse dans le labyrinthe de laquelle tu baignes – sans pouvoir prononcer ton salut • le texte biolithique en lequel tu n'as pas appris – n'as pas encore appris à lire les pas de ton être de cri • ultime et prime – la bête-fauve crépusculaire et labyrinthique – la *chimère apocalyptique* réfléchissant de manière anticipative, par le deuil du blanc, la fin inévitable vers laquelle nous nous écoulons – nous, les impossibles – les impassibles de l'être et du néant – incompatibles à jamais avec le monde qui nous parasite temporairement • à travers la nébuleuse du multiple – celui qui voyage est destiné à la solitude – pour l'instant seulement rêvée • le blanc me guide dans le tunnel du pilote noir – et le blanc a un corps d'héroïne étincelante tel un écran laser plein de gommages – non héliocentriques mais plutôt hydrophores • le caméléon des apocalypses s'assombrissant de blanc tel un vagin en chute à énormément de marches et d'étages – roule son corail à travers la grammaire hyaline des hologrammes • un concentré d'incolore aux masques compactés à zéro • un zéro est un masque épidermique lisse comme le rêve – un mammifère de nacre où l'image est captive comme en un miroir archaïque – où les ombres persistent pétrifiées en algues • écran ébouriffé aux

antennes en érection – je m’avance à travers sa brume arachnoïde dans un cauchemar auquel je m’acole avec les années qui me manquent • l’écran et la brume de l’héroïne – le filet thanatique du passé – ce sont le blanc et le noir – le pilote du mammifère apocalyptique qui me nourrit avec son élasticité absorbante – en me vidant • je rapproche sa coruscance assombrie non de mes pupilles mais d’un système de paupières voyantes que j’apprends progressivement à fermer – en réveillant mon rêve du sommeil labyrinthique des miroirs • le pilote blanc de hurlement éteint, silencieux – dont je me dépends en laissant ma coquille en des rets de mémoire • submergé sous les milliers d’atmosphères de la peste – volatilisé de la lisière des lettres – comme en lisant ma sortie dans le rêve – dans l’aven – dans l’abysse – comme en perdant l’obscurité de mon signe dans le blanc gélatineux – glaçant – de la page • où tant d’alphabets sont bus par l’amnésie telle une stratification de la ressouvenance – l’incertitude de sang du passé envahissant toujours le présent qui solidifie éternellement son abolition • et l’écran – voilà – c’est moi – et cette main telle une migraine qui sort de ma caboche aux doigts effeuillés de plante • étrange buisson ardent du nom imprononçable – parce qu’éminemment respirable • et me voilà enfin décollé de la glue inconsciente du hasard fantomatique – putréfiée de bio-tabous et bio-totems • et voilà que je me réveille devant l’écran-aquarium en lequel je nageais – avec tous mes psycho-microscopes rétractés – hurlement s’engloutissant dans la migraine profonde d’une gorge absente • noir de tout le poison du néant en suspension – ou peut-être bleu – mais tout aussi nocturne • un autre Shiva Nilakantha – à la gorge assombrie d’attente et de silence • oui, je dégringole de l’incolore – mammifère chimérique – migraine inexplicable des eaux – aux griffes longues, écarlates et étincelantes comme ointes d’un vernis extrêmement criard • collées à des claviers inconnus qui flottent dans un ersatz d’air • oui, je déroule mes orgasmes dans ma chambre jaune – ou peut-être dans ma chambre marron – aux parois argentées par mes nerfs qui s’incrument dans les hurlements que je dois taire • ces hurlements aux griffes de

corail • mammifère méta-chimérique plus blanc que la lèpre – ou peut-être arbuste de l'espèce de l'aubépine, recouvert des baies rouges de qui sait quelle peste indescrivable • peut-être une prédiction – sinon éventuellement quelque allusion au buisson igné du verbe – peut-être déjà le dévoilement d'une fin imminente • écorché de mon hurlement je roule toujours plus esseulé au coin de la chambre – jaune comme le fiel – si le fiel est jaune – marron comme tous les déchets dont on m'a jeté • fauve crépusculaire, donc aussi labyrinthique – conglomerat apocalyptique – oui, apoecalyptique – réfléchissant de manière anticipative, par le deuil du blanc, la fin vers laquelle nous nous écouons – dont nous éclosons – nous, les impossibles de l'être et du néant • neige cadavérique – hystérie de soie absolument blanche – il/elle flotte en ma direction – vers moi – à travers moi – avec moi – sémiose compacte de contradictions discrètes et pourtant – combien insupportables • ramassant en un seul être symbolique la formidable monstruosité de tous les règnes – l'incompatibilité absolue de toutes les espèces – le feu et la neige – l'animal, la plante et le minéral – le thanatique potentiellement putride et l'incorruptibilité des essences éternelles – la férocité immaculée et la pureté sanglante – ainsi que l'indiscernabilité des identités infiniment incompatibles – solitudes nitescentes imaginées par le néant • à côté – il semblerait – peut-être – roulent deux objets obscènes de la scène – étrangement métalliques • peritios, peut-être, quelque lilith skiant skiatiquement – fauve crépusculaire, donc, aussi labyrinthique – en dépit des dimensions modestes – chimère apocalyptique – réfléchissant de manière anticipative, par le deuil du blanc, la fin vers laquelle nous nous écouons – dont nous éclosons – nous, les impossibles – les impassibles de l'être et du néant •

je les regarde comme on regarde une tache qui vient de sortir du miroir – oui, deux objets sexuels – raccourci du cauchemar • deux sexes de métal mental • un pénis (un godemichet ?) – étrangement vivant – titanique – en titan • et une matrice semblable – vagin vibrant de mémoire orgasmique • raréfiant l'air avec leur silence

– tels des caillots d’imaginaire • l’abîme – **tout** l’abîme – est la
larme éphémère du néant – c’est tout •

... oh ! je suis plein de clefs et pourtant irrémédiablement enfermé
dans le monde...

Table des matières

En guise de préface	9
anté-prologue.....	15
prologue.....	17
lilith	74
l'unicorne et autres para-chimères	84
peritios.....	88
odradek	128
albedo-nigredo.....	183
tsalal	193
la chimère apoecalyptique.....	200

Structures éditoriales du groupe L'Harmattan

L'Harmattan Italie

Via degli Artisti, 15 10124 Torino
harmattan.italia@gmail.com

L'Harmattan Sénégal

10 VDN en face Mermoz
BP 45034 Dakar-Fann
senharmattan@gmail.com

L'Harmattan Cameroun

TSINGA/FECAFOOT
BP 11486 Yaoundé
inkoukam@gmail.com

L'Harmattan Burkina Faso

Achille Somé –
tengnule@hotmail.fr

L'Harmattan Guinée

Almamy, rue KA 028 OKB
Agency
BP 3470 Conakry
harmattanguinee@yahoo.fr

L'Harmattan RDC

185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala –

L'Harmattan Mali

Sirakoro-Meguetana V31 Bamako
syllaka@yahoo.fr

L'Harmattan Togo

Djidjole – Lomé Maison Amela
face EPP BATOME
ddamela@aol.com

L'Harmattan Côte d'Ivoire

Résidence Karl – Cité des Arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588
Abidjan

L'Harmattan Algérie

22, rue Moulay-Mohamed 31000
Oran info2@harmattan-
algerie.com

L'Harmattan Maroc

5, rue Ferrane-Kouicha, Talaâ-
Elkbira
Chrableyine, Fès-Médine 30000
Fès harmattan.maroc@gmail.com

Nos librairies en France

Librairie internationale

16, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.internationale@harmattan.fr
01 40 46 79 11
www.librairieharmattan.com

Lib. sciences humaines & histoire

21, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.sh@harmattan.fr
01 46 34 13 71
www.librairieharmattansh.com

Librairie l'Espace Harmattan

21 bis, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.espace@harmattan.fr
01 43 29 49 42

Lib. Méditerranée & Moyen-Orient

7, rue des Carmes – 75005 Paris
librairie.mediterranee@harmattan.fr
01 43 29 71 15

Librairie Le Lucernaire

53, rue Notre-Dame-des-Champs –
75006 Paris librairie@lucernaire.fr
01 42 22 67 13

Les non-êtres imaginaires

Inspiré du *Livre des êtres imaginaires* de Jorge Luis Borges, mais aussi des *Aventures d'Arthur Gordon Pym de Nantucket* d'Edgar Allan Poe ou de la nouvelle inachevée *Le souci du père de famille* de Franz Kafka et d'autres sources littéraires, charriant par ailleurs des mythes et visions prophétiques bibliques, ainsi que gnostiques, grecs, védiques, ce volume de poèmes en prose porte un message de liberté absolue de la conscience humaine, celle qui dit NON aux illusions du monde et dresse la flamme de l'esprit. Un livre qui puise aux fondamentaux de l'expérience poétique.

«*La poésie d'Ara Alexandre Shishmanian n'est précisément située ni dans le temps ni dans l'espace, ce choix lui confère une portée générale, apte à toucher universellement tous ceux qu'interroge notre humaine condition.*» (Martine Morillon-Carreau, dans *Poésie/première*, n° 74, septembre 2019).



Historien des religions, ayant publié des études sur l'Inde védique et la Gnose en France, Belgique, Italie, États-Unis, Roumanie, Ara Alexandre Shishmanian est l'auteur de 21 volumes de poésie parus en Roumanie depuis 1997. Le présent volume est le troisième recueil en français, après Fenêtre avec esseulement (2014) et Le sang de la ville (2016), dans la collection Accent tonique de L'Harmattan.

ISBN : 978-2-343-19754-8

19 €



9 782343 197548